

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 719.—SAMEDI, 12 FÉVRIER 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



Mme JETTE, épouse de Son Excellence le lieutenant-gouverneur



S.H. M. R. PRÉFONTAINE, Maire de Montréal



Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis, Montréal.
MADAME PRÉFONTAINE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE — Zig-Zag, par Rodolphe LeFort. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Nos gravures, par F. P. — Poésie : Questions folles, par Albert Ferland. — Nouvelle : La grande sœur, par A.-V. Petit. — Mes réflexions, par Paul Ivry. — Bibliographie. — Poésie : Mortua, par Henry Desjardin. — Jeannette ou le retour du fiancé, par Georgiana Sénécal. — A la mémoire de Mlle Rachel Letendre, par Madeleine. — Petite poste en famille. — La petite bienfaitrice, par Fabiola. — Poésie : Naïveté, par Moquita. — A nos lecteurs. — Histoire naturelle : Les oiseaux qui dansent, par W. Hudson. — Renseignements divers. — Billard. — Théâtres. — Nos primes. — Le sport. — Le jeu de dames. — Choses et autres. — Feuilleton.

GRAVURES. — Portraits : Mme Jetté, épouse de Son Excellence le lieutenant-gouverneur ; S. H. M. R. Préfontaine, maire de Montréal ; Mme Préfontaine ; Sir Ad. Chapleau, ex-lieutenant-gouverneur ; L'hon. M. Alphonse Desjardin, Président de la Chambre du Commerce. — Les Juifs en France : Le procès Esthérazy (double page). — Les ruines de l'église Saint-Jean-Baptiste. — Devinette. — Gravures comiques. — Gravure du feuilleton

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On ne peut nier la grande charité de la plupart des meilleures familles de Montréal, canadiennes-françaises, ou canadiennes-anglaises. Il y a des gens qui abusent de cette charité : mais doit-on pour cela cesser de faire le bien ?

Il faut faire l'aumône : c'est un devoir absolu, imposé par Dieu, qui prête seulement aux riches. Si les riches ne dorment pas, pour l'amour de Dieu, ou par ce sentiment que l'on appelle : *bon cœur*, et qui est, en soi, l'amour de Dieu par le prochain ; si le riche repousse le pauvre, lui et sa richesse sont maudits de Dieu et des hommes.

S'il y a des abus de la part des pauvres, qu'importe ?

Et si, sous ce fallacieux prétexte des abus, vous laissez mourir de faim un enfant, une pauvre mère de famille, peut-être une famille entière : oh ! alors, riches, votre conscience doit être bourrelée de remords, car vous êtes peut-être cause de ces morts — vous êtes assassins dans l'infâme jouissance de votre fortune qui ne vous appartient pas !

Le 2 février, à sept heures du soir, on trouvait à Montréal une pauvre mère de famille et quatre enfants mourant de faim, de froid.

De froid !... Pas de feu, à ce temps atroce !...

De charmants petits anges pleurant, suppliant leur mère de leur donner *un peu* de pain !...

Pauvres petits chéris ! Leurs larmes se changeaient en glaçons, la prière expirait sur leurs petites lèvres bleues. La mère — une mère ! une maman, ce mot qui contient le ciel et l'amour ! — la mère *devait* refuser : il n'y avait même pas ce petit morceau de pain que vous, enfants riches, vous jetez à votre chien !

Ce n'était point une misère inconnue, puisqu'on en avertit la police.

A Montréal, comme à Berlin, cette ville d'Allemands, c'est-à-dire gens sans entrailles, à Montréal, on laisserait mourir de faim et de froid une famille entière ?... Ce serait à désespérer de tout, je vous le jure !

Le père de ces enfants, le mari de cette malheureuse mère, c'est un ivrogne.

Qu'importe ?

Est-ce lui qui meurt de faim ? Qu'il aille donc, puisqu'il en a l'horrible courage, boire le sang de ses enfants, le possédé !

Mais ses enfants, mais leur mère, sauvez-les !

Pour les sauver, on a fait un peu ce que les Anglais faisaient de nos doux martyrs les Acadiens : on a mis les garçons d'un côté, les filles de l'autre, la mère ailleurs.

Parce qu'ils sont pauvres ?

Mais si l'Etat avait, enfin, le pouvoir de se substituer aux parents — ce que Dieu nous épargne ! —, et qu'il vous enlevât, ô riches ! vos enfants que vous aimez, je suppose, que diriez-vous ?

Je sais que ce que l'on a fait, l'a été dans une excellente intention : le déchirement du cœur de cette pauvre mère est-il moins grand pour elle ? Croyez-vous donc, décidément, que nos pauvres n'ont point de cœur ?

Nous nous associons entièrement au vœu émis par l'un de nos grands confrères quotidiens : il y a douze cents dollars acquis à la ville par suite de la perte du dépôt opéré par six candidats malheureux aux dernières élections municipales.

Que la ville consacre ces \$1,200 au soulagement des souffrants. Sir Ad. Chapleau n'a pas hésité, lui : à lui seul, il a donné cette somme aux pauvres de Québec, au lieu d'un grand bal qui eût peut-être laissé derrière soi d'amers regrets, des larmes sanglantes.

La bénédiction des pauvres lui sera plus profitable que les flatteries intéressées de gens qui le déchiraient à belles dents on leur for intérieur !

Ce que nous venons d'écrire n'est point du tout qu'on le sache bien, dirigé contre l'action des hommes de bien qui ont séparé cette famille pauvre : ils n'avaient que ce moyen à leur disposition, et, entre deux maux, il vaut mieux choisir le moindre. C'est la question de *principe* que nous avons voulu poser : rien de plus.

L'hon. M. Alph. Desjardins, sénateur, vient d'être choisi comme président de la Chambre de Commerce canadienne-française. Sa profonde connaissance des affaires fait que ce choix est très heureux. Nous espérons que les affaires intérieures et extérieures, dont s'occupe avec tant de succès la Chambre de Commerce du district de Montréal, en recevront une nouvelle et grande impulsion.

Nous publions le portrait de M. Alph. Desjardins dans notre présent numéro.

Nous publions également, dans ce numéro, le portrait de sir Adolphe Chapleau, notre ex-lieutenant gouverneur.

Son passage au gouvernement a été très fécond, et M. Chapleau a illustré grandement sa position. Aussi, laisse-t-il des regrets de toutes parts, tempérés, sans doute, par le choix heureux de son successeur. Sir Ad. Chapleau, Mme Chapleau surtout, étaient bons pour les pauvres : ils peuvent continuer cela grâce à leur fortune.

Nous osons leur signaler nos jeunes écrivains Canadiens-français, dont plusieurs — vrais talents — sont dignes du plus haut intérêt. Pourquoi sir Chapleau et Madame n'ouvriraient-ils point un salon littéraire, comme ceux qu'ils connaissent à Paris ? C'est dans ces réunions intimes que les jeunes gens apprennent à s'estimer, à se soutenir mutuellement, à mettre de côté ces sentiments qui ne devraient *jamais* se rencontrer avec les Belles-Lettres : la jalousie, l'envie.

Sir A. Chapleau peut prétendre au titre de Mécène : et c'est encore, c'est toujours la divine charité !

Le 13 février prochain, S. S. Léon XIII célébrera la messe, dans la basilique de Saint-Pierre, en commémoration de son soixantième anniversaire de prêtrise. Ce sera une cérémonie grandiose, qui dira la joie du Souverain Pontife et de ses millions de sujets. Les pays d'Europe prennent à cette joie, et par mille moyens, une grande part.

La Croix, de Paris, en a trouvé un qui a tant ému le cœur de Léon XIII, qu'il a aussitôt fait envoyer ses remerciements précieux — les remerciements d'un père ! — à notre éminent confrère.

Il se fait un grand mouvement, en Acadie, en faveur des écoles françaises. Nos pauvres frères ont obtenu déjà certaines concessions : mais à peine leur a-t-on donné une satisfaction légère, qu'on semble la regretter.

Notre excellent confrère de Shédiac, le *Moniteur Acadien*, mène une campagne serrée, dans les termes les plus courtois, afin d'obtenir justice. L'*Évangéline* poursuit le même but : nous félicitons cordialement nos confrères, et nous espérons que, quand il s'agira de la langue, cette forme sensible que prend l'âme d'un peuple comme l'âme de l'individu ; ou de l'éducation des enfants, cette émanation directe de l'autorité du père de famille à laquelle l'Etat ne peut se substituer sans violer les plus vulgaires notions du droit et de la justice ; nous espérons, disons-nous, que dans ces cas, nos chers confrères se souviendront du cri de leurs ancêtres : *Pro aris et Focis*, auquel se joint, sans pouvoir l'en séparer, le *Dieu le veut* des croisés nos ancêtres à tous, et *Dieu et mon Roy*, de la douce Jehanne d'Arc !

Nous disions qu'on semble regretter ce qu'on vient de leur accorder : en effet, le surintendant de l'instruction, au Nouveau-Brunswick, vient d'ajouter aux lois déjà existantes ce morceau traître et méchant, on en conviendra :

Les maîtres qui ont reçu un diplôme de troisième classe, ayant fréquenté les cours du département français à l'École-Normale, ne seront employés que dans les districts où la langue française est la langue de la majorité de la population, à moins d'un avis contraire, par écrit, du surintendant. Et aucun de ces maîtres ne sera employé dans aucun district acadien, français ou autre, si le surintendant notifie les commissaires de ne pas employer ces maîtres...

Notre estimable confrère de Shédiac, poursuivant l'appréciation d'un de ses correspondants, nous dit :

Cette loi est injuste, mauvaise, premièrement : parce qu'elle apporte une restriction à l'égard des instituteurs et des institutrices d'origine acadienne, ayant un diplôme de l'École Normale attestant leur compétence. Parce que le département français, qui existe pour favoriser l'enseignement du français, n'a pas le droit de fermer aux diplômés de ce département les écoles situées ailleurs que dans les districts où la majorité est acadienne française, si les parents ou les commissaires sont contents de se procurer les services de ces maîtres.

D'autre part, cette loi permettant à un maître ou à une maîtresse d'origine anglaise de faire la classe dans les districts anglais et français, c'est créer une distinction que le surintendant n'a pas le pouvoir de créer.

Deuxièmement : C'est une restriction onéreuse, insultante pour nos frères d'Acadie, que d'exiger que dans un district la majorité soit française, pour obtenir en ce district un instituteur français possédant un diplôme de troisième classe — à moins qu'une permission spéciale, par écrit, ne soit accordée par le surintendant de l'instruction.

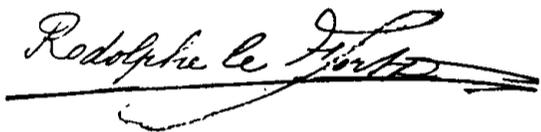
Troisièmement : Il a été, de plus, décrété par

l'Exécutif de Fredericton que les commissaires, lorsque le surintendant les aura avertis de ne pas employer de maîtres porteurs d'un diplôme de troisième classe issu du département français, il a été décrété, disons-nous, que les commissaires, que ce soit dans un district anglais ou dans un français, ne pourront retenir les services des dits maîtres.

Cela veut dire que, si le surintendant le désire, il peut empêcher l'enseignement du français par des Français dans tout le Nouveau-Brunswick. Il jouit donc d'un pouvoir illimité dont il peut abuser impunément sans qu'on puisse y remédier. *C'est mépriser absolument le droit des Acadiens.*

C'est-à-dire : c'est ressusciter le régime néfaste des Lawrence, des Cornwallis et autres maudits qui crurent étouffer l'Acadien, sa Religion et son Dieu !

Dieu, la Religion et l'Acadie sont toujours là : nous croyons, en notre âme et conscience, qu'ils pousseront dans la fosse creusée pour eux et leur Foi, leur langue et leurs foyers, leurs méprisables quoique arrogants fossoyeurs.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, samedi 25 décembre 1897.

Aujourd'hui, s'embarque au Havre, en route pour le Canada, l'artiste canadien, M. Osias Leduc.

Après avoir ardemment étudié, travaillé, il s'en va emportant un savoir nouveau et un perfectionnement admirable.

J'ai vu, de lui, un portrait très bien fait et des esquisses de tableaux qui promettent les plus heureux résultats. Le fini en est tel que ses sujets semblent vivants.

La sainte Vierge de son tableau l' " Assomption " est si finement peinte, avec un art si parfait, qu'il serait difficile de voir mieux au Canada, et même aussi bien.

Ne me fiant pas à mon goût personnel, j'ai voulu avoir deux autres opinions d'autant plus autorisées qu'elles viennent : l'une de notre artiste-peintre le plus justement aimé, et l'autre de notre meilleur dessinateur canadien : j'ai donc consulté MM. Aurèle Suzar-Côté et Raoul Barré.

Tous deux éprouvent une réelle et très grande admiration pour le talent de leur compatriote M. Leduc dont les récents travaux à Paris, méritent les louanges des connaisseurs les plus distingués.

M. Osias Leduc est un modeste, et je suis bien persuadé qu'il me gardera rancune de dire ainsi ce que nous pensons de son œuvre.

Mais qu'importe. C'était un devoir très doux à remplir et dont l'accomplissement mérite un général pardon.

M. Leduc n'est pas admirateur du genre impressionniste, et, conséquemment, de la salle d'exposition qu'ont les maîtres de cette nouvelle école au Luxembourg.

Il est de ceux pour qui cette salle d'exposition reste très justement surnommée *la salle des horreurs*. Et il a raison.

Son genre est tout opposé. Il est plutôt de l'école des anciens maîtres italiens.

Ce n'est pas par coups de pinceau qu'il fait son tableau. C'est le plus tranquillement du monde.

Mais, dans ses portraits, il fera jusqu'aux cils. Ce qu'il fait peut être vu de loin comme de près, et rien ne choque ; la perfection est toujours la même.

Au Canada, jadis, il enleva les premiers prix de l'École des Beaux-Arts, et il fera bien davantage dans l'avenir.

La montagne de Saint-Hilaire, où il réside, verra de beaux soleils se lever pour elle, plus éclatants que jamais. Mais notre compatriote, Osias Leduc, a droit à tous les encouragements et à toutes les acclamations.

Le 31 décembre.

A minuit, la pendule aura sonné la dernière heure de l'année 1897.

L'année qui s'en va, comme s'en sont allées toutes celles d'aparavant, se souviendra-t-elle, à l'instant de la dernière minute, de toutes les souffrances qu'elle a vues et de toutes les tortures morales endurées, tandis qu'elle marchait avec les saisons ?...

Certes ! il vaudrait mieux, pour elle et pour nous, ne nous souvenir que du soleil joyeux dont elle éclaira quelques heures riantes. Mais cela est-il possible, quand, en s'éloignant, l'année 1897 laisse derrière elle un amas de calomnies et un tas de douleurs qui ne seront balayées que par les vents de bien des années ?

Telles sont, probablement, les réflexions que se font les hommes que la justice du parquet de Paris a dû acquitter hier, mais qui traîneront toujours avec eux le boulet du doute pour beaucoup de gens et celui du déshonneur pour tant d'autres dont le sourire dira encore : " il n'y a pas de fumée sans feu ! "

Telles sont, aussi, les réflexions de ceux qui, pour des raisons très délicates et majeures, ont dû, tristement, avec d'affreuses tortures morales, laisser baver sur eux la perfide et dégoûtante calomnie dont le fiel s'alimente à la mauvaise foi.

Bien des hommes souffriront encore et toujours de la morsure vénimeuse de la méchanceté ; mais pour quelques-uns, peut-être, — et c'est là une consolation — le temps balaira et dispersera les ordures avec lesquelles on voulait les salir.

Mais pourquoi penser à ces tristes et effroyables choses, quand le Sublime Enfant de la crèche, — le Jésus qui, avec la croix, misérable instrument de son supplice, changea la face du monde, — nous clame jusqu'au cœur, des songes et des idées de pardon ?

Son sourire, — toujours le même depuis dix-neuf siècles — nous enseigne des choses plus hautes que celles de notre humanité ; tandis qu'il nous promet, par ses petits bras tendus, une protection contre notre désespérance.

Quoiqu'on soit à Paris, malgré les rires railleurs que l'on entend, malgré le brouhaha étourdissant et la cohue qui nous pousse, nous presse et nous porte vers les dieux niant l'existence du nôtre, il est un moment, un instant où nous nous retournons vers Lui, en passant sur tout.

Et alors, le cœur s'apaise, ébloui par la divinité et la rayonnante bonté de l'unique et suprême Dieu.

Les joyeux Noël, retentissant encore, semblent se mêler au glas de l'année expirante, comme si nécessairement, la joie et la douleur devaient toujours être dans la même coupe.

Que de souvenirs heureux ou malheureux se réveillent et s'agitent dans notre mémoire, en ces jours où toutes nos impressions se lèvent pour nous parler du passé !

Les diverses époques de notre vie sont des mailles, plus grosses les unes que les autres, de la chaîne ininterrompue de notre existence. Nous pouvons la regarder, cette chaîne déjà vieille, peut-être, mais qui reste plus forte que nous.

Pendant que nous pensons ainsi, au dehors des camelots passent, criant leur marchandise ; ils ont l'air joyeux, car c'est le temps des grosses recettes.

Dans la rue, des gens se bousculent, les uns avec un sourire aux lèvres et les autres avec un air ennuyé et triste.

Ici, une marchande de fleurs est radieuse comme ses roses sont vermeilles ; là, un pauvre grelotte sous le froid humide qui le gèle.

Les yeux tristes et ceux qui rient passent, se coudoient sans se voir.

Tout cela, c'est la vie et c'est toute la gaieté qu'elle contiendrait sans la croyance confiante que nous avons en un Dieu de bonté qui nous fera survivre éternellement là où la méchanceté est bannie et où plane une suprême et douce justice.

Adieu, mil-huit-cent-quatre-vingt-dix-sept !

Et, bienvenue à toi, année nouvelle ! enveloppée de froidure, mais prometteuse de printemps et de soleil !

RODOLPHE BRUNET.

P. S. — Je prie mes amis et les lecteurs du MONDE ILLUSTRE, dont j'ai reçu des lettres, d'avoir la patience d'attendre à la semaine prochaine, où j'aurai, enfin, le plaisir de leur répondre.

A l'avenir, au lieu de laisser ainsi s'accumuler les lettres, je répondrai de suite.

Je demande mille excuses à ceux qui ont souffert de ma négligence un peu pardonnable, cependant.

Et, je souhaite la meilleure et la plus heureuse année à ceux qui m'ont fait le plaisir de m'envoyer leur carte amicale. — R. B.

NOS GRAVURES

MME JETTÉ

Nos lecteurs seront heureux de pouvoir garder la photographie de l'aimable, et surtout charitable compagne de Son Excellence, notre nouveau Lieutenant-Gouverneur M. Jetté.

Charitable !... quand on entend dire cela d'une personne disparue, cet homme est regretté. Tous les autres qualificatifs laissent froid, indifférent.

Mme Jetté est la fille de M. Toussaint Lafamme, négociant à Montréal ; et de Mme Suzanne Thi-baudeau.

C'est en 1862 qu'elle a épousé l'hon. M. Jetté, alors avocat. Elle a fait son éducation chez les Sœurs de la Congrégation et chez les Dames du Sacré-Cœur. La haute société montréalaise s'apercevra de son départ ; ses pauvres la pleureront ; tous la regrettent déjà !

Nous avons publié récemment le portrait de Son Excellence le lieutenant gouverneur : il est juste que nous " laissions uni ce que Dieu a uni. "

S. H. M. PRÉFONTAINE, MAIRE

Nous publions aujourd'hui les portraits de S. H. M. Raymond Préfontaine, notre nouveau maire, et de son épouse, bien connue des pauvres.

M. le maire nous permettra de lui souhaiter la bienvenue. Il nous permettra aussi d'espérer de sa part la réalisation des vœux qu'il a formulés sur la bonne administration de la chose publique. Entouré d'hommes dévoués, sur lesquels il peut compter, il dirigera d'une main ferme les différents services de la ville, parmi lesquels nous lui signalons tout spécialement nos braves pompiers, les ouvriers travaillant pour la ville soit aux chemins, soit aux bâtiments ou ailleurs ; il est temps que ces pauvres gens soient traités comme des hommes — et non comme des brutes —.

Nous osons nous-même prier Mme Préfontaine de prendre en mains les intérêts des petits, des humbles. Elle saura se montrer ce qu'elle a toujours été : la Providence des malheureux.

LE COLONEL ESTHÉRAZY

Le bruit fait par les Juifs autour de l'affaire du traité Dreyfus, a eu son retentissement jusqu'ici.

Nos lecteurs savent que le célèbre comité des Juifs avait consacré tous ses efforts à jeter le déshonneur sur de braves officiers français, les accusant d'avoir falsifié les pièces du procès de Dreyfus. Le gouverneur militaire de Paris ordonna, en conséquence, la réunion d'un conseil de guerre devant juger le bien fondé de l'accusation des Juifs. Ce conseil fit éclater l'innocence du colonel Esthérazy.

Le centre de notre double page représente une séance du Conseil de guerre.

Les personnages disposés autour du sujet principal sont : le colonel Esthérazy, Mme Dreyfus, Mathieu Dreyfus, le colonel Picquart, le général de Luxer, le commandant Hervieu, le commandant Ravary et M. Vallecalle. — F. P.

Celui qui écrit, propage, prête, donne ou lit dans les assemblées populaires de bons livres ou de bons journaux — fait plus de bien que s'il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles ou ressuscitait les morts. — GRÉGOIRE VIII.

QUESTIONS FOLLES

A Firmin Picard.

*Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,
Cette femme qui passe et se deuil sur la dune
Me disais-je rêvant,*

*Est-elle une beauté brune, blonde ou châtain,
Cachant, le cœur ému, sous un voile jaloux,
Une gorge de neige ou des tresses d'ébène
Ou des yeux andalous ?*

*Vient-elle de l'Attique ou de l'Occitanie,
Du Nil ou de l'Indus, de Rome ou de Paris
Ou se dit-elle enfant de la Lusitanie
Ou d'un autre pays ?*

*Se nomme-t-elle Ea, Josabeth ou Pauline,
Lia, Lais, Io, Madeleine ou Ninor,
Isaure, Iole, Ida, Noémi, Jacqueline
Ou d'un plus joli nom ?*

*Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,
Cette femme qui passe et se deuil sur la dune
Me disais-je rêcant...*

Albert Herland

LA GRANDE SŒUR

Dédié à Mlle M.-P. C..., Québec.

I

—Tais-toi, voyons, Omer, je ne veux pas, tu fais mal !

Et quand elle eut reçu le baiser, Anna se cacha la tête dans les mains, le sang aux joues, réfugiée au plus épais d'un buisson de noisetiers.

Omer resta gauche, ne sachant que dire, maintenant que son long désir s'était enfin contenté dans la rencontre de leurs lèvres. Et une circonstance inattendue les confondit davantage : il y eut tout à coup un grand bruit de feuilles remuées à quelques verges de là. Ils devinèrent : c'était Marie, la grande sœur, qu'ils avaient volontairement perdue tout-à-l'heure pour gagner ensemble l'épaisseur du bois. Elle venait d'abandonner le sentier qu'elle avait sagement suivi au lieu de se jeter, comme eux, à corps perdu dans les broussailles. Et maintenant elle était résolument entrée dans le fourré ; elle marchait droit vers eux, à travers les verdure, s'ouvrant un passage dans les jeunes pousses, avec le mouvement du nageur qui ramène et écarte les bras. En trois brasses elle les eut rejoints.

Elle devina tout de suite à les voir ainsi embarrassés. Anna encore très rouge et décoiffée, Omer s'efforçant de sourire.—Elle leur cria joyeusement :

—Ne faites pas attention ! C'est moi ! Je n'ai rien vu !

Et comme la malice de cette dernière phrase les rendait plus gauches, elle corrigea avec sa bonne grâce de grande sœur indulgente :

—Je n'ai rien vu ni Eva, ni Joseph, ni Arthur, ni Valérie. Envolés, disparus ! Oh ! ils profitent de leurs vacances ! Pour les rencontrer, j'ai remonté tout le sentier jusqu'au Lac Beauport... et rien, je n'ai rien vu !

Et malgré elle, elle sourit, voyant que leur embarras recommençait à ces mots traitres de "je n'ai rien vu."

—Marie, dit Anna tout-à-coup décidée et sortant du buisson, Omer m'a embrassée !

Omer baissa les yeux, Marie elle-même resta déconvenue devant cet aveu si franc qu'elle n'avait pas provoqué. Puis elle déclara carrément :

—Il a eu raison, voilà !

Et tout-à-coup rêveuse, faisant un retour amer sur son passé, songeant à sa solitude de fille vieillie dans le célibat, elle ajouta, continuant sa pensée :

—Tiens donc ! lui, dix-huit ans et toi seize, et tous les deux seuls dans le bois de Charlesbourg, le plus beau bois du comté de Québec, en plein mois de juillet... Je crois bien qu'il a eu raison !

Anna se jeta à son cou, l'embrassant longuement.

—Marie, ma bonne Marie, ma bonne sœur !

Omer les regardait, le cœur élargi d'une émotion très douce. Il prit les mains de la grande sœur et, soudain, débordant de reconnaissance et de tendresse, il écarta Anna et mit deux gros baisers sur les joues de Marie.

Elles les lui rendit maternellement.

—Ne sois pas jalouse, Anna, dit-elle, c'est de bonne amitié ; d'abord je suis trop vieille ; il y a encore des gens qui m'aiment, mais ce n'est plus d'amour... Quand j'avais ton âge, il m'a fait grise mine, l'amour...

Et riant à pleine gorge d'un rire qui sonnait douloureusement malgré elle, elle leur joignit les mains, et d'un air maternel :

—Soyez unis ! Et maintenant, allons à la recherche des autres.

Tous trois regagnèrent le sentier et s'acheminèrent vers le lac Beauport. Il s'agissait de retrouver le reste de la bande, cousins et cousines, vagabondant par les bois en ces jours de vacances et promenant, les cheveux au vent, leur jeunesse riieuse à travers la campagne.

II

Marie avait pris la tête et marchait vite, sans un mot. Anna et Omer la suivaient, côte à côte, trop timides encore pour oser enlacer leurs bras. Mais leurs regards se croisèrent, et ils lurent dans leurs yeux une émotion triste, faite de gratitude apitoyée pour la grande sœur qui n'avait pas d'amoureux. S'ils avaient été seuls, ils auraient peut-être pleuré. La bonté toujours égale de la grande sœur, son indulgence plus que maternelle, son dévouement discret qui ne se démentait pas, cette gaieté qu'elle jetait comme un voile sur les rêves brisées de sa jeunesse, leur poignaient soudain le cœur. Ils sentaient monter en eux une admiration émue pour cette généreuse et vaillante fille dont les désillusions du célibat avaient vieilli le corps avant l'âge, mais n'avaient pu entamer le cœur.

Anna savait vaguement des choses. Marie aussi avait aimé autrefois ; c'était une histoire que l'on cachait et dont elle avait accroché des lambeaux, un soir d'hiver que père et mère en parlaient à demi-mot, ne la sachant pas là.

Marie marchait toujours devant, pour ne pas les gêner en les regardant. Eux, pris d'un malaise, ne songeaient guère à profiter de l'occasion offerte.

La grande sœur avait maintenant retrouvé sa gaieté ; les étourdissait d'un flux de paroles, ennuyée de les voir rester silencieux, déjà repentante d'avoir jeté une ombre sur le soleil de leur amour.

Par-dessus son épaule, elle leur criait des mots drôles, s'évertuant à les faire rire. Elle leur parla d'un gentilhomme campagnard, grand chasseur devant l'Éternel, baron authentique, qu'elle avait rencontré tout à l'heure lorsqu'elle cherchait les écoliers en rupture de ban. Il battait son chien comme plâtre chaque fois qu'il manquait son gibier, ce qui lui arrivait, du reste, neuf fois sur dix, ses yeux de myope faisant de lui un fort mauvais tireur.

—Voilà qu'au moment où j'arrive à la rivière jaune, il tapait sur Prince aplati dans le sentier et qui n'en pouvait plus ; Prince hurlait comme un damné. Quand il m'a aperçue, le baron m'a tiré son chapeau sans cesser de rosser son chien. Je lui ai demandé pourquoi il s'acharnait ainsi, lui qui passe pour avoir les meilleurs chiens d'arrêt du pays. Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Que c'était pour lui apprendre à vivre ! Je lui ai répondu qu'il avait tort, que cela dégoûterait Prince de la chasse.

—Comment cela ? a-t-il demandé.

—Parce que vous l'aurez convaincu à coups de fouet que le métier de chien est un chien de métier.

Il s'est mis à rire et Prince en a profité pour repartir sans demander son reste.

Anna n'écoutait plus. Elle questionna brusquement avec sa franchise de cadette à qui l'aînée ne cache rien :

—Tu n'as jamais aimé, toi, Marie ?

Marie s'arrêta, la figure toute pâle et sérieuse, les lèvres dures.

—Mon Dieu ! dit Anna saisie, je t'ai fait de la peine ?

On arrivait au lac Beauport. Les écoliers n'y étaient pas. Tous trois s'assirent sur une grosse pierre. Marie au milieu.

III

—Oui, dit-elle répondant enfin, j'ai aimé aussi.

—Ne nous dites rien, Marie, fit Omer, qui sentait confusément qu'une histoire raviverait de vieilles douleurs. Anna est une méchante curieuse.

—Anna n'est pas une méchante, Omer ; Anna a raison ; je sens que cela me fera du bien de vous raconter les anciennes choses ; je vous aime bien tous les deux ; ça ne me coûte rien.

Ils se turent, mordus par une curiosité compatissante.

—Il s'appelait Omer Charmaix... Omer... comme vous. C'est peut-être pour cela que je vous aime bien. Il était venu à la maison un jour de chasse amené par le cousin Paul. Tout de suite nous nous étions compris et nous nous étions dit que nous serions l'un à l'autre. Il partit, il revint ; j'avais dix-huit ans, lui vingt-deux. C'est dans le bois de Charlesbourg aussi mais pas au même endroit que vous deux ; plus haut dans les sapins, près de l'église St-Pierre, que nous nous sommes embrassés pour la première fois. Je ne me rappelle plus. Je n'ai jamais pu me rappeler les chemins par où nous avons passé pour revenir ce jour-là... Quand nous sommes rentrés, moi je me suis confessé à maman ; lui, a fait sa demande à papa ; ça s'est arrangé tout de suite. On avait fixé le mariage à six mois de là, quand Omer aurait son diplôme de docteur en droit. Dès lors il venait me voir tous les dimanches... voilà que le 5 mars, suivant l'habitude prise, —c'était quelques semaines avant son examen, — la malle-poste l'amène vers onze heures du matin. Je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais l'après-midi que nous avons passée ensemble. Il me semblait que je vivais double. Nous faisons des projets à en remplir vingt volumes.

—Le soir, après souper, papa lui a proposé une promenade. Il faisait sec, froid. C'était une nuit de mars, sans lune... On parlait beaucoup de braconniers ; papa voulait savoir si on avait mis des lacets dans les bois. Je les vois encore partir ; il m'embrassa sur le front en présence de maman, mais si tendrement, d'une si longue étreinte, que je fus prise d'une grosse inquiétude qui me serra le cœur. Ils devaient revenir à neuf heures. Je m'étais mise à la fenêtre de ma chambre pour être la première à entendre leurs pas. Le vent du Nord soufflait, apportant les bruits du bois. Tout à coup, je perçois un coup sourd, lointain, qui faisait *pan !* —mais si étouffé, si vague, que ce n'était presque rien...

—Puis un autre *pan !* encore plus indistinct. Je pense à des coups de fusil et je deviens toute blanche. Et voilà !... une demi-heure après, papa rapportait Omer sur ses épaules ; sa chemise était toute rouge ; sa tête pendait en arrière ; il avait reçu dans le cœur une charge de plomb, qui avait fait balle, et il était mort. Il était déjà froid. C'était terrible. On n'en parla jamais ; il y a douze ans de cela ; il y a des jours où je crois que c'est un rêve."

Ce passé remué mit des larmes dans les yeux de Marie : elles coulèrent, abondantes, roulant sur ses genoux. C'était la première fois qu'Anna la voyait pleurer, elle si vaillante. La grande sœur se livrait : tout le fiel de sa vie venait de lui crever sur le cœur. Elle se laissa aller sur la poitrine d'Anna, et, vaincue, elle sanglota tout haut, avec des râles qui montaient du fond de sa gorge, comme si toutes les douleurs de sa vie, longtemps et lentement accrues, se fussent condensées pour aboutir à cette heure de défaillance.

Elles restèrent longtemps immobiles, secouées de sanglots, ne trouvant rien à dire, confondant leurs larmes. Et ce fut Marie qui se redressa la première. Elle s'essuya les paupières, regardant devant elle avec des yeux secs et durs, raidie contre le sort.

—Et on n'a jamais su qui ?... dit Anna.

—Non, fit-elle hésitante, on a cherché longtemps.
Et le flot de son amertume lui remontant aux lèvres :

—Moi, je le connais, il est venu me le dire ! c'est un braconnier qui a cru tirer sur un chevreuil. Il m'a avoué tout en s'arrachant les cheveux. Jamais je n'ai vu un homme dans un pareil état. Je l'ai laissé aller. Il ne braconne plus ; il a quitté le pays.

A.-V. PETIT.

Québec, 1897.

MES REFLEXIONS

L'autre jour, me promenant par les rues de Montréal, j'aperçus par hasard une feuille, tout petite, jaunie et desséchée que le vent portait ça et là sur la neige éclatante des rayons du soleil à son midi.

Dans sa marche inconstante, elle semblait me dire avec le poète, la pauvre infortunée :

Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Diverses pensées assiégeaient mon âme.

D'où venait-elle en ces temps de désolation ?.. Fille d'un temps passé où courait-elle chercher un dernier abri ?..

Les aquilons étaient-ils passés dans son séjour sans l'effleurer de leur souffle violent ?.. et longtemps, longtemps, je la regardai s'envoler.

Sous cette humble petite feuille, véritable emblème de la vie, m'apparaissait l'homme dans sa grandeur et son néant, dans sa puissance et sa faiblesse.

Oui, je le voyais dans mon imagination, passer comme un nuage à travers les péripéties de ce drame si court qu'on appelle la vie.

Son génie illuminé des splendeurs de la majesté divine s'éteignait tout-à-coup pour avoir trop présumé de sa force.

Atteignait-il à la puissance, un acte involontaire venait aussitôt révéler au monde sa faiblesse.

Tantôt emporté par le tourbillon constant des affaires, tantôt bouleversé par les passions et les maux inhérents au siècle, pauvre feuille ! il erre au hasard ; la tourmente est trop forte, il ne peut plus rétrograder.

Puis, quand vient le soir de la vie, malgré les attraits puissants du monde qui jette encore autour de lui une lumière éblouissante mais passagère, il lui faut tout quitter.

Alors, la séparation est douloureuse.

Comment, s'écrie-t-il, le temps, ce torrent des âges, m'a-t-il conduit si tôt sur ces flots agités au terme de ma course ?..

Il dit, s'endort de son dernier sommeil, et poussière, il va se mêler à la poussière de ceux qui l'ont précédé dans la tombe.

Hélas ! la lumière apparaît-elle à nos yeux, nous ne la percevons qu'un instant.

Nos lèvres avides ont-elles pressé la coupe enchanteresse du bonheur, qu'aussitôt pleine encore elle se brise en nos mains.

O fragile stabilité des choses humaines !

Oui, dans sa marche ici-bas, l'homme est semblable à cette feuille vagabonde, et comme elle, son existence est brève.

Hier encore, cette feuille était l'honneur du rameau qui la portait, et voilà qu'aujourd'hui, il n'en reste pour ainsi dire que l'apparence.

Hier aussi, l'homme était le chef-d'œuvre, la merveille de la création au milieu de tant de merveilles, et aujourd'hui, ce n'est plus qu'un fantôme d'existence passée ou plutôt ce n'est rien.

Peut-être, restera-t-il quelque chose de lui : une gloire éphémère, une vaine renommée, un vague souvenir que le temps ensevelira bientôt sous ses décombres.

Et cette gloire, cette renommée, ce souvenir, les reconnaissez-vous ?

N'est-ce pas cette même petite feuille qui, long-

temps après sa chute, fugitive, abandonnée à la fureur des vents, réveille encore dans les cœurs le souvenir du passé ?..

Ah ! heureux, mille fois, celui qui ne se laisse pas éblouir par l'éclat éphémère des choses d'ici-bas.

Il a conscience de sa marche hâtive sur les flots tourmentés de cette mer orageuse du monde, et ne se laisse pas séduire par les appas trompeurs que lui tendent les plaisirs et les honneurs.

Et quand viendra la dernière heure qui devra clore sa paupière, tranquille, sans crainte et sans remords, il s'endormira dans le sommeil éternel.

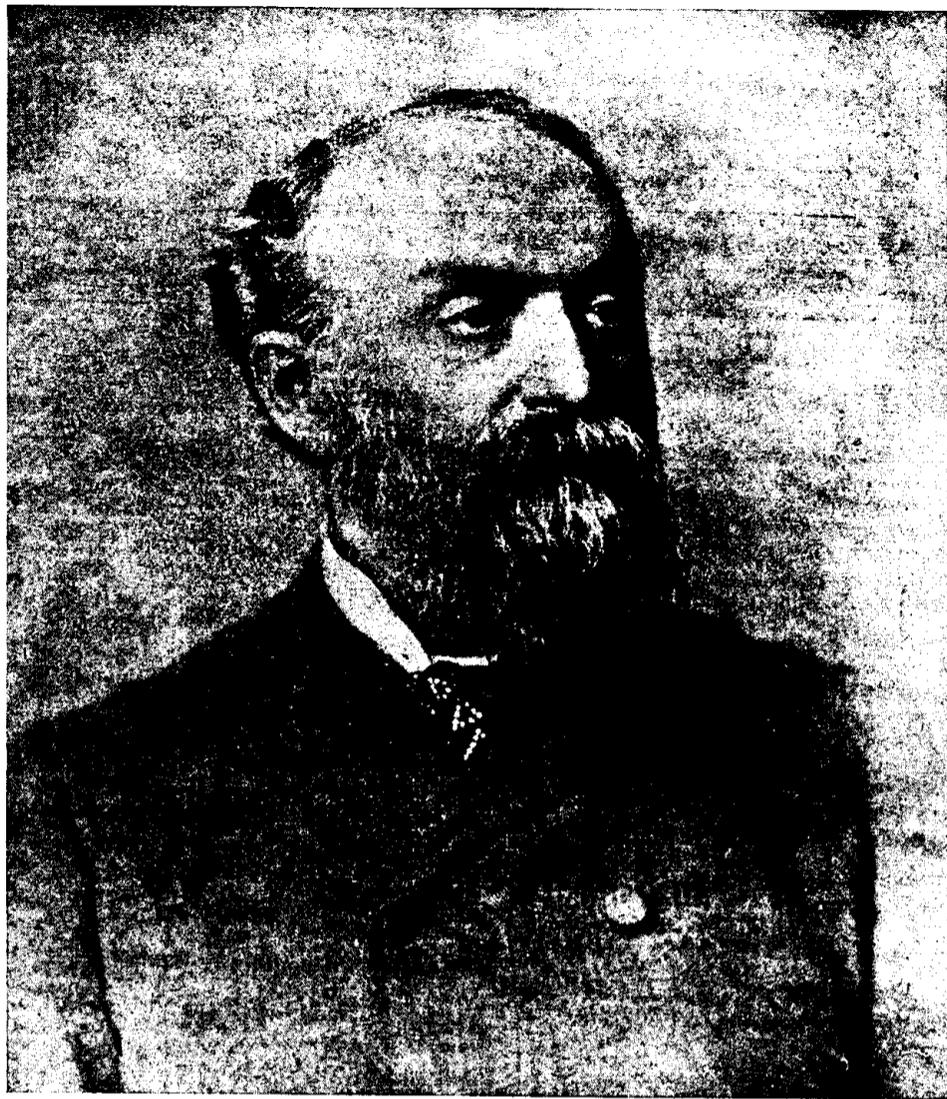
Paul Jory

L'INCREDULE

Un magistrat d'une grande autorité, connu par l'incrédulité qu'il avait affichée toute sa vie, tomba un jour malade. Aussitôt il fit venir un prêtre. Le prêtre arrivé près de lui laissa voir son étonnement.

—Je comprends votre surprise, M. l'abbé, lui dit le malade. C'est pour me confesser que je vous ai prié de venir et il est juste que je commence par cet aveu : j'ai été assez libertin pour désirer que la religion fût fautive, mais jamais assez sot pour le croire. La foi fut toujours au dedans et l'incrédulité sans cesse au dehors. En deux mots, M. l'abbé, pendant ma vie je n'ai été qu'un grand menteur à moi-même et aux autres. Que Dieu me le pardonne.

Il se prépara aux sacrements, les reçut avec repentir et piété, et, après une longue maladie, il mourut très chrétiennement.



M. ALPHONSE DESJARDINS

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DU DISTRICT DE MONTRÉAL

BIBLIOGRAPHIE

Il ne sera rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été envoyés.

M. P.-G. Roy, le sympathique élitour, directeur, propriétaire du *Bulletin des Recherches Historiques*—cette jolie Revue que l'on voudrait voir, avec le *Naturaliste Canadien* du vénéré M. l'abbé V.-A. Huard, de Chicoutimi, sur les tables dans toutes les maisons Canadiennes françaises—nous envoie un beau volume de 100 pages, intitulé : *Le Frère Louis*, par l'abbé Chs Trudelle.

Ce livre, écrit sans prétention, plaît par sa simplicité du meilleur aloi, nous exposant une vie héroïque sans paraître s'en douter. Humilité du héros, simplicité de l'auteur, modestie du titre et du volume, tout vous attache, tout vous force à lire : et quand on a fini, on est étonné de se sentir meilleur. C'est l'histoire du dernier Récollet au Canada : il semble que c'est une partie de l'âme de la patrie !

L'ouvrage se termine par une notice biographique d'un autre héros, M. l'abbé Jean Naud, décédé en 1889 à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ce bon prêtre, à qui l'on demandait de l'argent pour le collège de Sainte-Anne de la Pocatière où s'instruisent tant d'enfants pauvres, et n'ayant pas la somme demandée répondit simplement : " Je vais vendre mes gadelles, mes groseilles, mes prunes, et je vous satisferai." Ainsi fut fait.

N'est-ce pas, que c'est admirable, la CHARITÉ ?..

Voilà ce que fait aussi cet excellent prêtre, M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de Montréal. Je crois qu'il se vendrait lui-même, s'il le pouvait !..

Je répète que la lecture de livres comme celui que vient d'écrire M. P.-G. Roy, nous rend meilleurs : essayez. Tout le monde le peut, ce beau volume ne coûtant que 15c. chez M. Roy, éditeur, Lévis (P.Q.).

MORTUA

A. M. Sully-Prudhomme.

Nos frères du Canada, si fidèles au souvenir de leur origine, ne pardonneront de ne les avoir pas traités en étranger. Ils n'ignorent pas quels chefs de file dirigent le mouvement de la poésie française.

SULLY-PRUDHOMME.

*Je la perdis à l'automne dernier ;
Les bois dorés laissaient tomber leurs feuilles ;
Sur son cercueil, dans un petit charnier
Sans cesse orné des mêmes chèvrefeuilles,
Je déposai l'humble bouquet dernier.*

*Pleurez, ô fleurs de son petit charnier
Qui la conserve et ne peut me la rendre !
Sonne son glas, ô cloche, le dernier,
Mais, laisse-moi la douleur de l'entendre
Doucement, près de son petit charnier.*

*Comme j'aimai son baiser, le dernier
Qui fit frémir mon âme d'espérance !
Me voilà seul ; elle est dans le charnier.
Le ver la rouge avec indifférence,
Et sur son front, prend mon baiser dernier.*

*Qu'elle soit froide en son petit charnier,
Je la désire et je la veux encore !
Je la verrai dans son regard dernier.
Peut-être aussi que l'amour la décore ?...
Qu'elle sourit dans son petit charnier ?...*

*Viens, oh ! revis comme au printemps dernier !
Sois belle encor ! viens revivre en mon âme !
Oh ! ne dors plus dans ce petit charnier !
L'automne est froid ; la mort n'a pas de flamme !...
Viens me donner ton baiser, un dernier !*

*Mais, elle dort, bien morte en son charnier,
L'illusion que me vola l'automne.
Elle n'est plus comme au printemps dernier !...
Morte, elle est morte en mon cœur monotone
Et triste aussi comme un petit charnier.*

Henry Regardius.

JEANNETTE

OU LE RETOUR DU FIANCÉ

Elle s'appelait Jeannette. Bonne, douce et charitable, chaque année, au retour de la rude saison, on la voyait confectionner de ses mains des vêtements bien chauds ou d'autres objets de nécessité pour les pauvres.

Elle n'était pas belle ; mais son front toujours serein révélait ses nobles sentiments ; ses grands yeux bruns si francs, reflétaient son âme pure et candide. Sur ses lèvres, toujours une bonne parole, toujours ce sourire bienveillant, qui bien souvent, à son insu, avait déridé les fronts les plus moroses...

Mais, aujourd'hui, on se demande au village, pourquoi depuis un certain temps, Jeannette est si triste ? pourquoi ne fredonne-t-elle plus sa chanson accoutumée ?... pourquoi, lorsqu'elle ne se croit point observée, essuie-t-elle furtivement une larme ?...

Ah ! c'est que depuis plusieurs mois, elle l'attend, celui qui disait l'aimer, celui que dans son cœur, elle nomme son fiancé !...

Il partit un soir d'automne, pour aller rejoindre son régiment. " Je reviendrai dans trois mois, disait-il !... "

Ah ! les adieux ! comme ils furent abreuvés de larmes ! comme leur cœur souffrit au moment du départ ! Lorsque la locomotive, par un sifflement strident, eût donné le signal de la séparation, en silence, ils échangèrent un baiser dans lequel ils se donnèrent mutuellement leur cœur !... un dernier regard qui disait : Soyons-nous fidèles !...

Puis il s'éloigna, celui qu'elle aimait. A cette heure, elle se sentit si seule, qu'elle se prit à pleurer et lorsque le train eut disparu dans un nuage de fumée, une immense tristesse s'empara de son âme. Un cruel pressentiment semblait l'avertir qu'elle ne reverrait plus cet ami fidèle... son cher Georges !...

Toutes les semaines qui suivirent son départ, elle reçut de ses nouvelles...

Oh ! comme elle les lisait et les relisait encore, ces chères lettres où tout l'amour de Georges s'écrivait en caractères de feu !...

Puis un jour, à l'heure accoutumée, la lettre ne vint pas.

Au premier instant, Jeannette ne s'en étonna guère : " Ce peut être un retard, pensa-t-elle ". Mais les heures passèrent et point de lettres.

Elle attendit le lendemain avec une impatience mêlée d'angoisse... et le lendemain, point de lettre encore... les jours, les semaines passèrent ainsi ! Une affreuse anxiété s'empara de la jeune fille. Elle écrivit deux fois mais ne reçut point de réponse.

Elle se perdit en conjectures sur la situation : " Il est blessé, mort peut-être " qui sait !... et je ne le reverrai jamais. Son œil bleu ne rencontrera plus le mien... il ne me dira plus : " Jeannette je t'aime ".

Alors, elle déversait en larmes brûlantes le trop plein de son cœur...

Depuis près d'un an durait son martyre. Toujours triste désormais, elle ne semblait plus que l'ombre d'elle-même.—Résignée toutefois, elle avait fait son sacrifice ; mais dans son cœur d'amante fidèle, elle jurait de n'aimer d'autre que Georges et puis quelque chose lui disait : " Tu le reverras " !...

C'était un dimanche de mai ; les cloches carillonnaient gaiement et de leur voix sonore, appelaient les fidèles à la messe. Jeannette partit accompagnée de la vieille bonne.

Un charme particulier planait dans l'air tout embaumé de l'odeur des lilas en fleurs ; l'oiseau sur la branche redisait sa chanson en trilles harmonieux : tout annonçait la joie dans ce réveil de la nature.

Un dernier tintement de la cloche avertit les fidèles que le saint sacrifice allait bientôt commencer ; l'orgue résonna sous la voûte du vieux temple ; le bon curé, au pied de l'autel entonna l'aspersion de sa voix un peu vieillie, cette voix si chère aux cœurs de ses braves paroissiens dont la foi ne s'était jamais démentie...

Jeannette priait avec ferveur. Le nom de l'absent bien-aimé dut passer bien des fois sur ses lèvres. Pour qui l'eût observée, elle représentait une de ces madones de Greuze dont la grâce et le naturel inspirent la confiance et le respect...

Au moment où le prêtre se retournait pour bénir les fidèles : *Benedicat vos, omnipotens Deus etc.*... alors où tout le peuple prosterné se signe religieusement, un bruit de pas se fit entendre... un jeune militaire passa dans une des allées latérales et vint s'agenouiller non loin de l'endroit où priait Jeannette.

Instinctivement, elle tressaillit... mais non : elle se trompait... et pourtant... elle le regardait maintenant, l'œil fixe... un peu tremblante... Si c'était lui...

La messe s'acheva... Le jeune homme priait... Une tristesse sans nom était répandue sur ses traits. Enfin il se leva pour sortir, il passa tout près de l'orpheline et ne parut point la remarquer. Cette fois, Jeannette ne se trompait plus. Son cœur lui criait : " c'est bien lui. "

Elle quitta l'église peu après ; à la porte, ils se croisèrent. Le jeune homme la vit, puis eut l'air de l'examiner... Tout-à-coup une exclamation partit de sa bouche : Jeannette !...

—Georges !... Ils s'étaient reconnus : qui pourra dire leur joie. Ah ! le soleil leur parut plus beau, le chant des oiseaux plus harmonieux. La vieille bonne en pleurait de bonheur et allait de l'un à l'autre : Ah ! mes enfants, vous allez me faire pleurer, va !...

Georges blessé à la guerre avait été fait prisonnier. Durant 7 mois, il eut à endurer toute espèce de privations et de souffrances.

Puis un jour, une nouvelle de consolation était annoncée ; les Français victorieux enfin s'emparaient de Calais et les Anglais, reculant devant la bravoure du fameux duc de Guise, renoncèrent à leur possession. C'est alors que les portes des cachots s'ouvrirent, donnant joie et liberté aux prisonniers français qui y étaient détenus !...

Deux mois après, Jeannette et Georges étaient unis.

Ils conservèrent dans leur cœur, les bienheureux événements de ce beau dimanche de mai où leur martyre prit fin et où brilla pour eux l'aurore du bonheur.

Ils furent heureux dans leur petite maisonnette, simple mais jolie. D'autant plus heureux, qu'ils trouvèrent dans la vertu, cette joie qu'on ne saurait posséder ailleurs...

GEORGIANNA SENÉCAL.

St-Henri, janvier 1898.

A LA MEMOIRE

DE MADEMOISELLE RACHEL LETENDRE

Humblement dédié à sa famille.

Quand viennent les fêtes de Noël et du nouvel An, il nous semble que le bonheur est partout, que personne n'est affligé et qu'au contraire dans tous les foyers, il n'y a que fleurs, joies et sourires. Hélas ! nous nous trompons : la douleur n'a pas de fête, et pendant que quelques-uns jouissent à plein cœur de ces réunions de famille, d'autres pleurent sur la tombe à peine refermée d'un parent ou d'un ami...

Ah ! que la mort est cruelle ! elle frappe à toute heure à la porte du riche comme à celle du pauvre : sa terrible mission est de séparer les cœurs unis par l'amitié...

Oui tu es le terme de la vie, ô mort ! C'est toi qui es la porte d'entrée de l'éternité ; c'est toi, justice de Dieu, qui frappes le génie, éteins cette flamme que l'on nomme enthousiasme ou amour ; c'est toi qui fanes la beauté et brises les liens les plus chers !...

Oui, mais n'est-ce pas aussi toi qui ouvres au juste la porte du ciel ?... toi qui couronnes la vie des saints et nous convies aux noces éternelles ?

Voilà pourquoi, l'on te craint et l'on t'espère, voilà le secret de la terreur que tu fais éprouver à tous et de la consolation que l'âme pure ressent à ton approche !

Celle que je regrette aujourd'hui a été pour moi une compagne de couvent, une voisine de classe...

Jeune fille admirablement douée, bonne autant que spirituelle, elle savait rendre heureux tous ceux qui l'entouraient ; mais il fallait qu'elle mourût à la fleur de l'âge et de la grâce, parce qu'il n'y avait plus que cette mort qui pût ajouter à sa couronne.

L'homme lui-même donne-t-il à une fleur le temps de s'épanouir ?...

Nous oublions toujours que ce que nous aimons est aimé par un autre que nous, et que Dieu est appelé, dans les saintes écritures, le Dieu jaloux. Ainsi, Rachel, aimée de ses parents et de ses amis, l'était aussi de Dieu, et Lui, sans s'occuper de ses vingt ans ni du voile sombre qu'il jetterait dans l'âme de ceux qui la chérissaient, ordonna à la mort de venir l'arracher à toutes nos affections : et le 19 décembre 1897, sa belle âme, blanche comme un lis, s'envolait vers le ciel !... Elle allait continuer là-haut les chants qu'elle avait commencés aux pieds des autels !...

Maintenant, cette chère compagne n'est plus, elle dort en paix dans le champ funéraire. Ah ! que cette pensée me serre le cœur ! Mais, autour de moi, j'entends comme un bruissement d'ailes... une voix semblable à celle d'un chérubin, me chanter des paroles pleines d'espérance.—MADELEINE.

ERRATA

Quand on a une faute grave sur la conscience, il est mieux de l'accuser tout de suite... c'est ce que je viens faire au sujet de la poésie de notre distingué collaborateur, M. le Dr J.-N. Legault.

Le vingt-deuxième vers a été oublié—et je ne m'en suis pas aperçu en corrigeant !...—Voici ce qu'il fallait lire :

*Pauvres petits enfants, sanglottant sous la faim,
Qui vous sentez mourir faim d'un peu de pain,
Ne trouverez-vous pas des personnes charitables ?*

Que notre cher docteur et nos bienveillants lecteurs me pardonnent !



Photographie Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

SIR ADOLPHE CHAPLEAU, ex-lieutenant-gouverneur de la province de Québec

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Marie A.—Soyez sûre que notre ami Jean des Erables vous est aussi reconnaissant de ce que vous avez fait, que si vous en eussiez trouvé mille.—Je ne puis que vous dire : continuez à faire l'œuvre charitable dont vous me parlez. La petite *Cloche* a besoin de grands dévouements ; *l'autre* peut attendre. Ne vous inquiétez donc point de *l'autre*, et n'oubliez pas de faire vibrer si doucement, si bellement, le bronze sacré. Merci de votre aimable souvenir.

Laurentienne, Québec.—Merci de votre bonne lettre. Croyez aussi à la sincérité de mes vœux pour vous. Nous serions très heureux de recevoir la composition dont vous nous parlez : voulez-vous bien nous l'envoyer, je vous prie ?

Lorenzo.—Je ne comprends pas ce que votre ami a voulu vous dire par ces mots : "Plus tard, on regrette d'avoir collaboré." A-t-il des craintes pour votre

avenir politique ?... ou littéraire ?... Il eût dû préciser. Nous avons des collaborateurs depuis des années ; nous avons des Prélats, des prêtres, des députés, des personnages haut placés dans tout le Canada, des collaboratrices faisant honneur à leur sexe, dans notre province et dans les provinces voisines. Lequel d'entre eux, laquelle d'entre elles, regrette d'avoir collaboré ? —J'aimerais avoir un fait.—Nous publierons votre envoi, sans pouvoir préciser l'époque : à moins que vous ne le repreniez.

LA PETITE BIENFAITRICE

Que l'hiver était donc rigoureux ! La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombées de sa table, et les gardait soigneusement ; deux fois par jour elle allait à

la cour, y répandant les miettes. Sa main cependant était toute tremblante de froid. Ses parents l'épièrent un jour, et se réjouissant de lui voir faire cette bonne action, ils lui demandèrent :

— Pourquoi fais-tu cela, Mina ?

— C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina, les petits oiseaux ne peuvent rien trouver, maintenant ils sont pauvres !... C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches nourrissent les pauvres.

— Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux, reprit le père.

— Mina répondit : Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres ?

Le père regarda la mère et dit :

O céleste simplicité !

Longueuil, janvier, 1898.

FABIOLA.

C: ESTERHAZY



M^{ME}

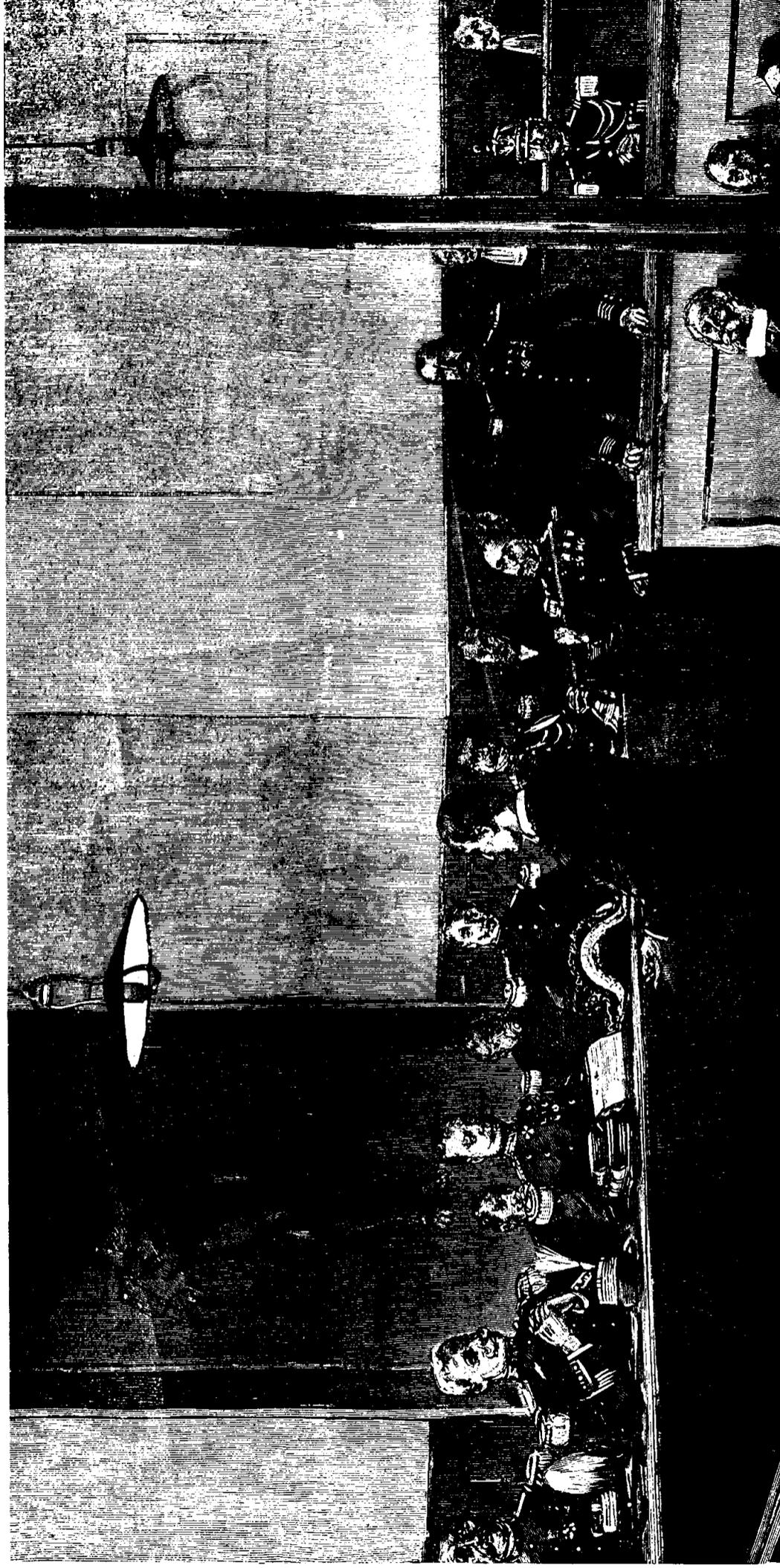
DREYFUS

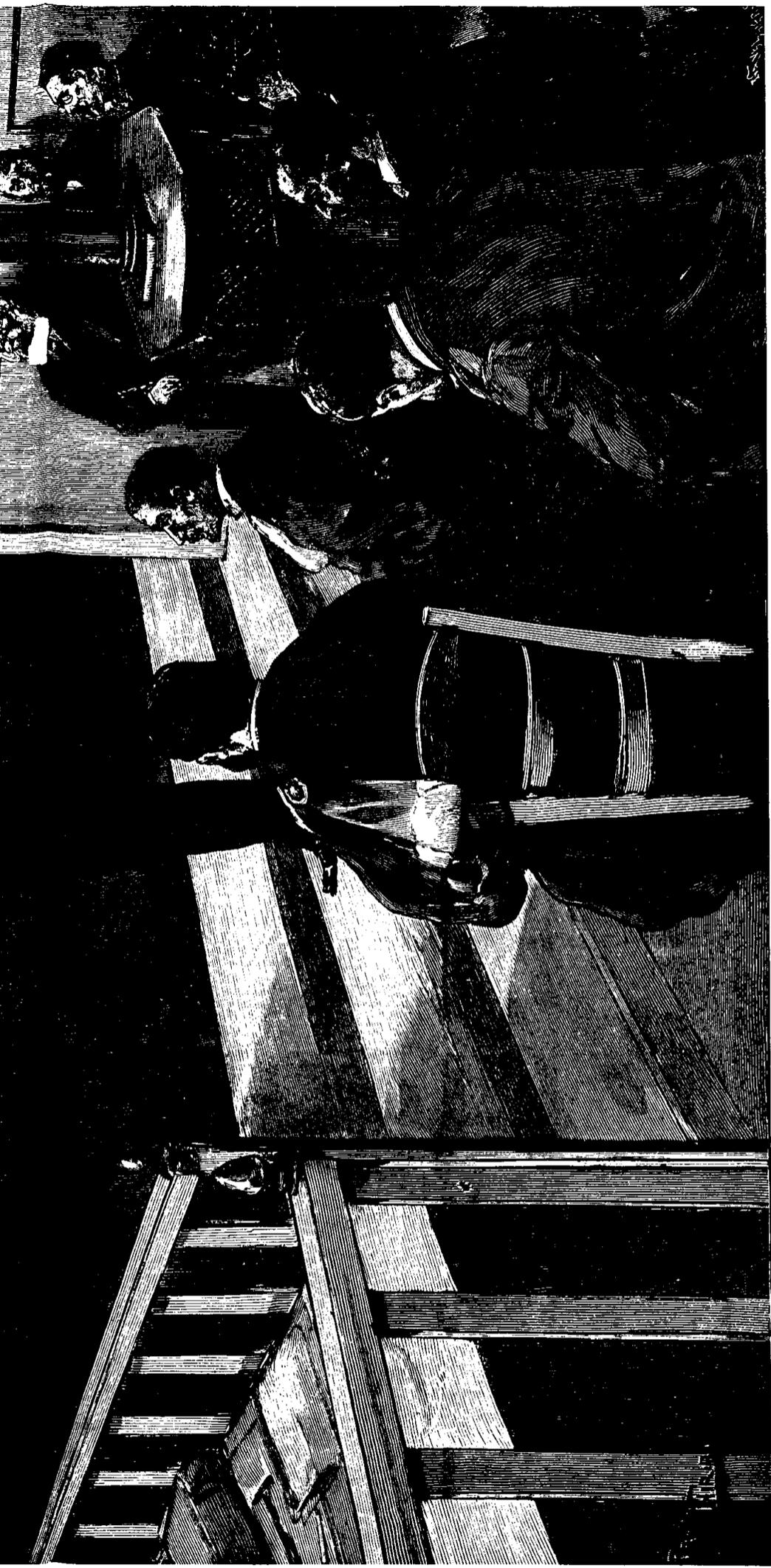


MATHIEU DREYFUS



C^E PICQUART

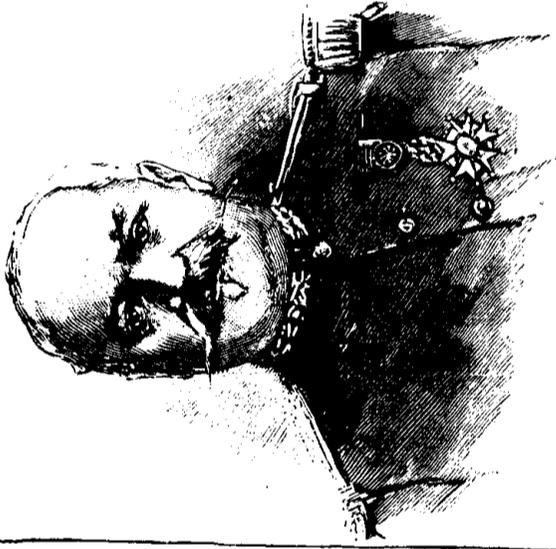




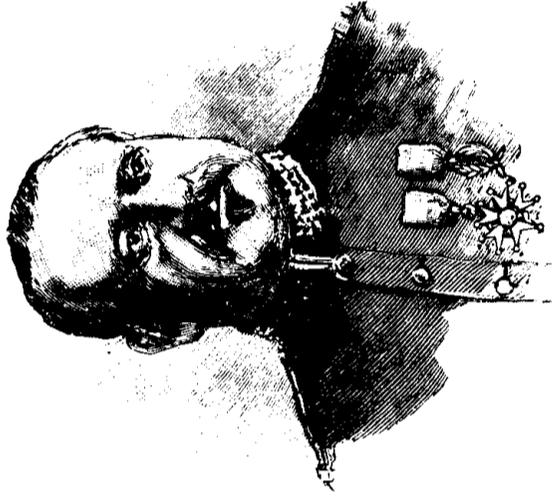
G^{de} DE LUXER



C^t HERVIEU



C^t RAVARY



M. VALLECALLE



NAIVETÉ

SOUVENIR DU DERNIER BAZAR DE LOUISEVILLE

Elle aurait bien voulu, la naïve fleurette,
Espérer le retour du papillon charmant ;
Mais il était parti, hélas ! et la pauvre
N'avait pas dit : Reviens ! quand elle y pensait tant.

C'est qu'elle se disait, tout bas, que l'infidèle,
Pourrait bien l'oublier, dans ce gai tourbillon,
Car, des fleurs du jardin, elle était la moins belle,
Puis, il était si beau, le gentil papillon.

Par caprice, un matin, dans sa course rapide,
Il s'était arrêté près d'elle, en souriant...
Puis il était parti, sans que la fleur timide
Ait murmuré : Reviens dans ton vol triomphant.

Et, depuis ce jour-là, vaguement inquiète,
Elle tourne ses yeux vers le grand pré voisin,
Où, de joyeuses fleurs, une troupe coquette
Se dispute l'amour du papillon mutin.

MOQUITA.

Louiseville, février 1898.

A NOS LECTEURS

Nos lecteurs ont déjà apprécié le talent de notre jeune artiste dessinateur, M. Edmond-J. Massicotte.

Il nous promet une galerie de nos hommes illustres, en caricatures, mais caricatures inoffensives absolument en dehors de toute attache politique.

C'est une imitation de ce que font certains grands journaux européens : ce n'est point un mal de montrer qu'on peut faire aussi bien qu'eux, et c'est un devoir pour la presse du Canada de faire valoir nos artistes, quel que soit leur genre.

Le manque de documents authentiques nous avait forcé de suspendre la suite de nos *Faits et Légendes de 1837-38*. Grâce à la bienveillance si connue de l'hon. M. le Dr Marcell : grâce à la bonté de plusieurs personnes, que nous remercions de tout notre cœur, nous avons pu réunir quelques écrits de cette époque, et, si nos *Faits et Légendes* ont plu à nos chers lecteurs, nous les continuerons.

Je remercie aussi de tout cœur le bon M. C.-E. M., qui a bien voulu se dépouiller en faveur du MONDE ILLUSTRÉ. Il me comprend.

Nous avons dit que nous donnerons une série d'articles sur le Klondyke. Au moment où les cerveaux brûlés et... autres vont courir les aventures en ces pays ingrats et stériles, où beaucoup ne rencontreront que peines et misères, nous pensons qu'il est temps de nous exécuter.

Les articles seront extraits des notes personnelles de M. François Mercier, notre vaillant compatriote, l'un des premiers Canadiens-français, l'un des premiers blancs arrivés en Alaska après le départ des Russes. Nous mettrons donc son nom au bas des articles, que nous contresignerons pour extraits conformes.

HISTOIRE NATURELLE

LES OISEAUX QUI DANSENT

C'est à M. William Hudson, le savant auteur de : *The naturalist in Plata*, que nous devons les curieux renseignements qu'on va lire sur la danse dans le monde des oiseaux, dont il a étudié la vie pendant plus de vingt ans. On se croit au pays des fées.

Certains oiseaux ont l'habitude de se rassembler toujours au même endroit pour se livrer à la joie d'une danse extravagante ! Quelquefois, pendant qu'ils dansent, ils chantent leurs refrains accoutumés : d'autres fois, ils accompagnent cette musique vocale d'une musique instrumentale. Par musique instrumentale, il faut entendre ici une variété de sons produits systématiquement et en cadence, au moyen de plumes, pendant les exercices chorégraphiques. Ce sont des frap-

pements de coups de baguette, des battements d'ailes, des frôlements, des roulements de tambour ! Un véritable orchestre, quoi !

Il y a certaines danses humaines où une seule personne exécute des pas et des figures, pendant que les autres se bornent à regarder ; il en est de même des oiseaux. Le rupicodé ou coq de rocher de l'Amérique du Sud, par exemple, aime et pratique ce genre de menuet. Un terrain uni, moussu, enclos de buissons fleuris, est choisi pour salle de danse, et entretenu parfaitement débarrassé de brindilles et de cailloux. Autour de cet emplacement, les oiseaux se réunissent et, quand on est au grand complet, un mâle, à la huppe orange vif et au plumage écarlate, s'avance majestueusement dans le cercle ; les ailes écartées, la queue en éventail, il commence son beau menuet puis, s'entraînant de plus en plus, finit par sauter et tourner sur lui-même de la plus étrange façon, jusqu'à ce que, à bout de force, il se retire, épuisé. Aussitôt, un autre oiseau vient prendre sa place pour se faire admirer à son tour.

Chez d'autres espèces, des oiseaux en très grand nombre se réunissent par groupe pour exécuter leurs danses, cédant ainsi à une impulsion qui les affecte simultanément et au même degré ! Cependant un oiseau du groupe semble les commander et diriger le chœur.

A ce propos, un voyageur anglais, M. Bigy-Wither en son ouvrage, *Pionciving in Brazil*, rapporte qu'un matin, dans l'épaisseur de la forêt, son attention fut attirée par le bruit inaccoutumé d'un oiseau qui chantait, les oiseaux chanteurs étaient fort rares dans ces

parages. Les naturels n'eurent pas plutôt entendu ce chant qu'ils s'invitèrent à les suivre, en promettant qu'il serait probablement témoin d'un très curieux spectacle.

Avec des précautions infinies, ils se faufilèrent sous le bois et gagnèrent un terrain pierreux au bout d'une petite clairière. Là, étaient réunis, les uns sur les branches des buissons, les autres sur des pierres, des petits oiseaux avec un joli plumage bleu relevé de points rouges. L'un d'eux se tenait immobile sur une brindille, chantant gaiement, tandis que les autres, des ailes et des pieds, battaient la mesure dans une sorte de mouvement de danse, tous accompagnant d'un gazouillement la musique du chanteur !...

Pendant longtemps, le voyageur les contempla. Il se convainquit qu'il y avait là un bal... et qu'on s'amusaît énormément !... Quand ils se virent observés, les oiseaux prirent l'alarme, et la représentation se termina brusquement, tous s'envolèrent dans différentes directions.

Les danses terrestres des gros oiseaux, souvent très compliquées, comme celles de certains gallinacées, sont remplacées ou représentées, chez les espèces plus agiles, plus volantes, par des exercices rythmés et élégants : on voit ces oiseaux décrire des cercles dans l'air, soit par troupes, soit isolément. Ils s'élèvent à une grande hauteur et planent parfois pendant plus d'une heure, ne formant dans le ciel bleu qu'un nuage qui flotte çà et là sans changer jamais de forme car dans l'apparente confusion de ce vol d'oiseaux, chaque individu garde ses distances propres. Si merveilleuse est la précision dans les mouvements de cette multi-



Photo Laprés et Lavergne

VUE DES RUINES DE L'EGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

tude que l'observateur, occupé à regarder, peut rester toute une heure commodément étendu sur le dos dans la contemplation de cette danse dans l'empyrée !

L'ibis à face noire de Patagonie, oiseau presque aussi gros qu'un dindon, se plait à un exercice violent qu'il exécute d'ordinaire le soir quand l'heure du souper est passée.

Les oiseaux d'une troupe, tout en regagnant au vol leur perchoir, semblent tous pris à la fois de folie ; ils se précipitent simultanément vers le sol en faisant des culbutes désordonnées, puis sur le point de toucher terre, ils se relèvent soudain pour recommencer de plus belle, en faisant retentir l'air de leurs cris aigus qui s'entendent d'une lieue à la ronde.

WILLIAM HUDSON.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Grands mangeurs

Le cardinal Duprat, chancelier de France sous François Ier, était devenu si gros et si gras à force de manger, que l'on dut échancre la table où il prenait d'ordinaire ses repas.

Etymologie fantaisiste

Un étymologiste a très sérieusement affirmé que le mot latin *cadaver*, dont vient le français *cadavre*, est formé des premières syllabes des trois mots latins *caro dota vermibus* (chair donnée aux vers).

Histoire de la mode

Christine de Suède était en France, lorsque la mode des éventails commençait à s'établir. Plusieurs dames de la cour la consultèrent pour savoir ce qu'elle pensait de cette mode et si elles devaient l'adopter.

—Non, leur répliqua-t-elle, avec la brusquerie qui lui était coutumière, vous me paraissez assez éventées comme cela.

Vieux usages

Saint Jean Chrysostome raconte que, lorsqu'il s'agissait, chez les anciens chrétiens, de choisir le nom que porterait un enfant nouveau-né, le parrain, après avoir convoqué toute la famille, faisait allumer un certain nombre de lampes, à chacune desquelles on attribuait un nom. L'enfant recevait le nom de celle qui s'éteignait la dernière. En agissant de cette façon, les fidèles croyaient s'en rapporter au jugement de Dieu, qui devait, pensaient-ils, manifester sa volonté par l'intermédiaire de ces flambeaux, considérés comme emblèmes de la durée de la vie humaine.

Éloquence de la chaire

Au moyen-âge, rien de plus pittoresque parfois que l'éloquence de la chaire. Le *Musée des Familles* en rapportait dernièrement un assez curieux exemple. Certain prédicateur dans un sermon prononcé au mois de décembre, ayant à parler des tourments de l'enfer, les peignit comme insupportables à cause du froid extrême qu'on y éprouvait. Comme on était alors au cœur de l'hiver, un de ses auditeurs lui demanda, après le sermon, pourquoi il avait dit qu'il faisait froid en enfer l'hiver, tandis que tous les théologiens soutenaient qu'on y souffrait au contraire des chaleurs affreuses.

—Oh ! oh ! dit-il, j'avais de bonnes raisons pour cela ; si j'eusse dit à mon auditoire qu'il y faisait chaud, tout le monde se serait damné pour aller s'y chauffer.

Pensée d'album

Mme Dacier, la célèbre traductrice d'Homère, reçut un jour chez elle un gentilhomme allemand, alors très connu dans la république des lettres, où il jouait le rôle honorable de Mécène. Le visiteur présenta son album à Mme Dacier, en la priant d'y mettre quelques mots. Elle prit le volume mais, y ayant vu, en le feuilletant, les noms des hommes les plus savants de l'Europe, elle voulut le rendre en disant au voyageur qu'elle rougirait de se placer à côté de personnages si célèbres, si remarquables. Le gentilhomme ne fit que redoubler ses instances, Mme Dacier se défendant

toujours. Enfin, contrainte de céder devant les courtoises instances du solliciteur, elle prit une plume et mit son nom avec un vers de Sophocle, dont le sens était :

“ *Le silence est le plus bel ornement d'une femme.* ”

L'histoire des épidémies

Dans une petite notice consacrée par le *Musée des Familles* à l'histoire des épidémies, il est question d'une maladie connue sous le nom de *sueur anglaise*, qui fut ainsi appelée parce qu'elle exerça de grands ravages en Angleterre en 1483. Si le malade ne mourait pas dans les vingt-quatre heures, il était sauvé. On reconnut, mais seulement après beaucoup de cas mortels, que lorsque cette sueur attaquait un individu, il devait rester sans remuer dans la situation même où il se trouvait lors des premiers symptômes, et pendant tout le temps de l'accès qui consistait en une transpiration ruisselante partout le corps, le patient ne devait prendre ni boisson, ni aliment, ni aucune espèce de remède.

La sueur anglaise se répandit tout d'un coup, presque le même jour, partout où elle dut sévir. Elle cessa de même, mais après avoir tué en certains lieux le tiers des habitants. Depuis on n'en a pas signalé le retour.

Une anecdote sur Balzac

Un matin, Théophile Gautier reçoit du grand romancier Balzac, un mot l'invitant à venir sans retard. Il accourt.

—Enfin, vous voilà, s'écrie l'auteur d'*Eugénie Grandet* ; vous devriez être ici depuis une heure. J'ai besoin de vous. Je lis demain à Harel un grand drame en cinq actes.

—Et vous désirez mon avis, répond Théophile Gautier, en s'établissant dans un fauteuil comme un homme qui se prépare à subir une longue lecture. Allez, je vous écoute.

—Mais le drame n'est pas fait, s'écrie Balzac de l'air le plus simple.

—Diable ! Eh bien ! nous remettrons la lecture à six semaines.

—Impossible, j'ai demain une échéance bien chargée. Je n'ai pas d'argent. Nous allons bâcler le drame et je demanderai un acompte en le remettant à Harel.

—D'ici à demain nous n'y arriverons jamais. Nous n'aurons pas le temps de recopier.

—Voici comment j'ai arrangé la chose : vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième. Un acte de drame n'a pas plus de quatre à cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

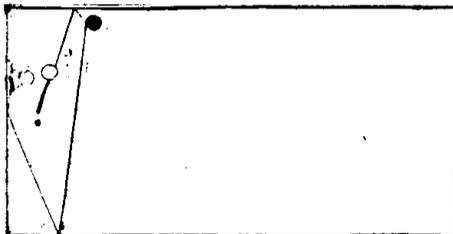
—Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre, répond Gautier effaré mais complaisant.

—Ah ! s'écria Balzac avec un air d'accablement superbe, et de dédain magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini.

Et, en effet, il fut impossible de finir, car on commença même pas.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE, PAR LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille au centre et à droite, toucher la bande la première de façon à frapper la rouge $\frac{1}{2}$ environ. Le coup de queue doit être donné assez viv.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

A night Off une comédie des plus amusantes, est l'attraction de cette semaine, au Théâtre Français. On peut dire que cette pièce est l'une des plus comiques qui aient jamais été écrites. Augustin Daly la produisit à New-York, il y a quelques douze ans et depuis ce temps, jusqu'aujourd'hui, chaque fois qu'elle a été présentée dans la grande métropole, il y toujours eu foule à chaque représentation. La distribution des rôles comprend la compagnie dramatique entière et rien n'est épargné pour donner un spectacle des plus joyeux au Théâtre Français.

Deux jeunes actrices de grand talent, Jessie Couthom et Gertrude Haynes, sont en tête du programme des variétés. La première est sans rivale dans la ligne et la seconde est l'organiste que tout le monde a applaudie la semaine dernière. Les frères Fanton, comédiens irlandais et Winsman, siffleur, figurent aussi au programme.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER qui a eu lieu samedi, le 5 février a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	19,121....	\$50.00
2 ^e	No	7,314....	25 00
3 ^e	No	35,736....	15 00
4 ^e	No	852....	10 00
5 ^e	No.	46,167....	5 00
6 ^e	No.	903....	4 00
7 ^e	No.	27 110....	3 00
8 ^e	No.	15 503....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

129	8,573	18,215	25,257	33,917	41,324
706	9 115	19,594	26,912	34,102	42,030
1,562	10,341	20,131	27,143	34,573	42 812
19 83	10,598	20,705	28,494	35,181	43,501
22,14	10,812	21,417	29,812	35,910	43,710
2,525	11,033	21,920	30,157	36,312	43,917
2,968	11,741	22,318	30,719	37,774	44,172
3,017	12,940	22,532	31,143	38,515	44,513
3 143	13,115	22,816	31,515	39,143	45,138
3,781	13,852	23,131	31,822	40,001	46,574
4,082	14,113	23,210	32,214	40,237	47,910
4,963	14,567	23,514	32,706	40,518	48,113
5,417	15,011	23,723	33,441	40,920	49,035
6,794	16,714	24,146	33,513	41,131	49,416
7,122	17,123				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

La date de l'ouverture de la session, à la Chambre des Communes, à Ottawa, est officiellement fixée au 3 février prochain. Les amateurs de ces grandes solennités pourront s'en donner.

En cour d'assises.

—Il est prouvé que vous avez assassiné votre belle-mère. On l'a retrouvée, la malheureuse, une pierre au cou, au fond de la rivière...

Le gendre, philosophiquement.—C'est possible. C'était une femme qui aimait à aller au fond des choses !

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Il laissa la malheureuse terrifiée.

L'officier comptable appela un interne, qui donna à Rose un cordial.

La tireuse de cartes, après une crise de larmes, releva la tête. Elle retrouvait son intrépidité de fille du peuple qui, après avoir payé son tribut à la faiblesse humaine, redevient vaillante, courageuse et presque résignée.

Est-ce que les cartes n'avaient pas parlé ?

Elles étaient sincères. François avait doucement raillé sa femme, quand celle-ci lui avait affirmé qu'elles ne mentaient pas, l'infortuné devait être revenu de son erreur.

Alors, tout allait s'écrouler ? François mort, Rose se sentait incapable de lui survivre.

Elle sentit dans la poitrine quelque chose qui la rongait ; elle ne s'en était aperçue que depuis l'accident arrivé à Champagne.

Que deviendrait Claudinet ?

Toutes ces réflexions poignantes se succédèrent dans l'esprit de Rose Fouilloux en quelques secondes.

Il lui sembla qu'elle n'était plus la même et qu'une partie de son cœur lui était arrachée.

Guidée par un employé, elle monta à la salle Villars.

Elle couvrit de baisers la tête de François et sanglota pendant quelques minutes ; puis, une sombre résignation se lut dans ses yeux.

Elle s'assit au chevet du blessé et lui parla doucement, comme si le père de Claudinet pouvait l'entendre.

Quand les journaux annoncèrent que contrairement à toutes les prévisions, l'état de François Champagne ne laissait plus d'espoir, il y eut dans la population parisienne une telle explosion de tristesse que les pouvoirs publics commencèrent à s'occuper de la victime.

Les journaux donnèrent le portrait de François avant l'incendie, puis un croquis, d'un effrayant réalisme, le montrait sur son lit d'hôpital, la tête enveloppée de bandelettes.

On rappela les actes de courage accomplis par le sapeur-pompier.

C'était la sixième personne qu'il arrachait à la mort.

On réédita le compte-rendu des sinistres, et le rôle glorieux du héros fut mis en relief.

Une feuille disait avec une triste ironie :

« Pour tout cela, on avait décidé que François Champagne serait caporal. Le malheur veut que ce brave garçon, en admettant qu'il en réchappe, ce qui paraît improbable, reste de longs mois sans pouvoir reprendre son service.

« Comme il faut six sauvetages pour un galon, on comprend que l'avancement ne peut être rapide dans le corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris. »

Le pauvre François Champagne fut le héros du jour.

Le préfet de police, accompagné de son secrétaire, se rendit aux Récollets et félicita officiellement le moribond.

Ce ne fut pas tout. Grâce au formidable mouvement de l'opinion publique, il fut décidé, en conseil des ministres, que cette victime du devoir recevrait la croix de la Légion d'honneur.

C'était une suprême consolation que l'on voulait offrir au mourant ; le nouveau chevalier ne figurerait pas longtemps sur les cadres actifs de la grande chancellerie.

C'était certainement l'homme que l'on récompensait ; mais c'était aussi l'esprit de sacrifice et de dévouement qui l'animait, pour que d'autres sauveteurs marchassent sur les traces de leurs devanciers.

Quoi qu'il en fût, la nouvelle de cette récompense, à peu près posthume, fut accueillie chaleureusement par tout le monde.

Le soldat qui défend son drapeau et qui tombe sur le champ de bataille est glorifié justement ; le sapeur-pompier qui lutte contre un fléau, qui, loin de chercher à donner la mort, sacrifie son existence pour sauver son semblable, est aussi grand que le premier.

Dans notre beau et bon pays de France, qui a tous les dévouements, tous les courages et tous les héroïsmes, on est excellent juge en pareille matière.

Le colonel des sapeurs-pompiers fut chargé par le ministre de la guerre de remettre la croix à François Champagne.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'incendie de la rue de Prony.

Le sort avait été d'une cruauté inouïe en infligeant toutes ces souffrances au malheureux pompier. Il aurait mieux valu qu'il mourût sur-le-champ.

Les rideaux du lit avaient été changés ; les draps étaient d'une blancheur éclatante.

La croix étincelante, tranchait sur cette note blanche, qui faisait penser au linceul.

La croix ! expression sublime qui rappellera toujours celle du Christ et celle des martyrs !

François allait en s'affaiblissant de plus en plus.

L'effroyable inflammation des méninges n'avait pu être enrayée, malgré les compresses de glace appliquées sur la tête du malade.

Après avoir beaucoup souffert, François éprouvait un soulagement relatif. Sa pauvre figure émaciée ne se contractait plus sous les affres de la douleur.

Les yeux étaient vitreux, cependant on eût dit qu'une courte flamme les traversait par moments. Peut-être n'était-ce là qu'un jeu de lumière ; la salle était inondée de soleil ; un rayon se jouait sur l'émail de la décoration.

Le colonel et tout son état-major ; le médecin en chef et tous ses élèves ; les infirmiers et les principaux employés de l'hôpital militaire des Récollets, emplissaient la salle Villars, qui n'avait jamais vu une aussi nombreuse et aussi brillante affluence.

Le délégué du ministre de la guerre, le chef de cabinet du ministre de l'intérieur et le secrétaire du préfet de police arrivèrent à leur tour et occupèrent les places que la hiérarchie administrative leur assignait.

La presse parisienne était représentée.

Le silence absolu qui régna à ce moment étreignit tous ces hommes au plus profond du cœur.

L'émotion fut si intense que plus d'une larme coula sur les plus mâles visages.

Pour ne pas gêner la faible respiration du blessé, un cercle s'était formé sur les indications du médecin-major.

Chacun voyait planer au-dessus du chevet la grande ombre de la mort qui commençait à envahir la pâle physionomie de l'obscur héros.

Le colonel s'avança :

— François Champagne, dit-il d'une voix impressionnante, au nom du peuple français, vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur.

L'officier supérieur épingla la croix sur la poitrine du mourant. François ouvrit les yeux très grands ; il eut un instant de lucidité.

Sa main décharnée et tremblante toucha le joyau ; un bonheur supra-humain illumina ses traits.

Il était transfiguré.

François Champagne était aussi beau que dans cette nuit épouvantable, où il apparaissait sur le balcon de la maison incendiée, dans un rayonnement d'apothéose.

Puis ce rayonnement disparut progressivement ; l'auguste sérénité de la mort le remplaça ; mais les dernières minutes de la vie du pompier étaient adoucies par la plus grande consolation qui puisse être prodiguée à un soldat.

Dans un coin de la salle, abîmée par la plus effroyable douleur Rose, la tête dans les mains, souffrait plus que le pauvre malade dont elle allait être séparée éternellement.

Etienne Poulot, qui était resté au dernier rang, pleurait comme un enfant.

Il se dirigea vers Rose, et, silencieusement, lui prit la main.

Tous les deux se regardèrent, les yeux pleins de stupeur ; ce fut atrocement navrant.

Le cortège officiel se dispersa.

La grande salle pleine de monde redevint à peu près vide.

Il ne restait plus auprès du lit quatorze que le médecin-major, Rose et Etienne Poulot.

Le médecin regardait avidement ce malheureux qu'il ne pouvait plus disputer à la mort.

Il sentait que tous les efforts seraient inutiles, et pourtant il aurait voulu lutter ju-qu'au bout.

Le savant praticien s'inclina enfin devant la réalité ; il se trouvait bien en présence de l'Inéluctable.

Le devoir de la science était terminé. Il ne fallait pas, par de dernières expériences hasardeuses destinées à prolonger de quelques minutes cette existence irrémédiablement condamnée, aggraver l'agonie de ce brave.

Le malheureux avait bien gagné le droit de mourir en paix.

Le médecin se retira, grave, austère, impénétrable.

—C'est fini ! gémit Rose.

—Non, répondit Etienne.

En effet, François Champagne passa encore la journée et la nuit. Rose eut le temps de faire apporter Claudinet pour qu'il donnât à son père le suprême baiser.

Le cher bébé ne pouvait comprendre que la mort du soldat allait avoir les plus affreuses conséquences, pourtant il se montra bien triste.

Ses petits yeux brillèrent en voyant la croix de la Légion d'honneur, que l'on avait replacée sur le drap blanc.

L'aumônier vint pour confesser François ; celui-ci était incapable de parler.

Le prêtre fit les demandes et les réponses, puis il administra le mourant suivant le rituel adopté en pareil cas.

L'heure de la visite sonna.

Les médecins arrivèrent. On eût dit que le moribond les attendait pour faire le grand voyage.

Il s'agita dans le lit ; ses lèvres remuèrent sans laisser passer le moindre son ; puis des mots entrecoupés, des phrases incohérentes s'échappèrent de sa gorge contractée.

Tout à coup, François Champagne parvint à se dresser sur son séant.

Au milieu du saisissement général, la voix du sapeur-pompier retentit très distinctement.

—Etienne !... L'échelle !... Encore sauver des enfants !... Claudinet !... Rose !... Toujours !... Tou !...

Il n'acheva pas. Il trépassa doucement, son héroïque sourire de Bourguignon sur les lèvres.

Il avait revu, dans le dernier éclair de raison, les coteaux ensoleillés de Saint-Jean-des-Vignes.

Il croyait y vivre, comme la chanson de Jean Noël :

Entre sa femme et son enfant...

* * *

La ville de Paris se chargea des obsèques de François Champagne.

Le vieux père vint à la ville pour conduire le deuil de son fils.

Rose était folle de douleur. On crut que sa raison allait sombrer.

Le soir, la tireuse de cartes se mettait au lit, en proie à une fièvre ardente ; pendant quatre jours, elle délira.

Une garde-malade la veillait et donnait ses soins à Claudinet, qui toussait toujours.

La cuisinière du boulevard Richard-Lenoir venait voir son amie aussi souvent qu'elle le pouvait ; Etienne Poulot venait également tous les jours.

Le médecin qui soignait Rose coupa la fièvre cérébrale. La tireuse de cartes retrouva ses facultés ; elle pleura de longs jours et de longues nuits ; cela la soulagea.

Quand François Champagne avait rendu le dernier soupir, Rose avait obtenu la permission de garder la croix si chèrement gagnée par son mari.

Elle fit encadrer la décoration et la plaça au-dessus du portrait de François.

Pendant d'interminables heures, Rose Fouilloux méditait devant ces souvenirs.

Elle songeait à l'avenir de Claudinet et elle se demandait s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle se retirât à la campagne.

Claudinet était chétif ; le grand air lui donnerait des forces.

Eh bien ! non ! Rose ne se résignerait jamais à quitter Paris. Elle y avait connu François Champagne ; il y était enterré ; elle y resterait.

L'automne vint, et avec lui la chute des feuilles ; la tireuse de cartes tomba dans une langueur profonde. Madame Midoux voulut secouer cette torpeur.

—Voyons ! dit-elle, avec une brusquerie amicale, il faut songer à votre fils... Soignez-vous... Ne vous laissez pas abattre ainsi... On ne vit pas avec les morts... Moi je sais ce que c'est... J'ai perdu mon mari et mes deux enfants...

Rose, l'œil hagard, contemplant cette femme, qui avait pu survivre à ces atroces malheurs, et elle murmura :

—Comment a-t-elle fait ?

Mme Midoux poursuivit, toujours avec le ton autoritaire imposé par la situation :

—Je veux que vous m'écoutez... Vous comprenez bien que je ne vous laisserai pas tomber malade, à votre tour... Que deviendrait votre pauvre petit Claudinet ?

De nouveau, les sanglots montèrent à la gorge de la tireuse de cartes ; elle voulut les refouler ; il en résulta une quinte effroyable, qui dura plus de cinq minutes.

—Vous voyez, reprit Mme Midoux, quand Rose eut à peu près cessé de tousser ; vous n'êtes pas raisonnable... Vous vous faites du mal.

La malheureuse, haletante, s'essuyait le front couvert d'une sueur glacée.

—Attendez ! s'écria la cuisinière, je vais vous préparer quelque chose... Ça vous fera plus de bien que toutes les drogues... Ça vous remettra l'estomac,

Mme Midoux avait vu une bouteille de vin blanc sur le buffet.

Elle en vida les trois quarts dans un saladier, fit fondre six morceaux de sucre dans un peu d'eau et coupa un citron par tranches.

Puis elle chercha encore et trouva de la cannelle, qu'elle ajouta à la mixture.

Elle remua le tout avec une cuillère.

—Tenez ! dit-elle en revenant dans la salle à manger ; vous allez boire cela avant de vous coucher... Demain vous m'en direz des nouvelles... Ça s'appelle un bischof.

Mme Midoux alla embrasser Claudinet, qui dormait déjà dans son petit lit ; elle serra la main de la tireuse de cartes et retourna chez ses patrons.

Rose Fouilloux but machinalement ; il lui sembla que cette boisson cautérisait ses plaies intérieures.



Elle fit encadrer la décoration et la plaça au-dessus du portrait de François
Page 669, col. 1

Le deuxième verre lui fit encore plus de bien que le premier.

Une douce chaleur imprégnait tout son être.

En buvant, elle regardait la croix de François Champagne, comme sous l'influence d'une sorte d'hypnose.

Elle vida le contenu du saladier. La douceur augmentait ; des rêves vagues enveloppaient la tireuse de cartes.

Elle se sentit beaucoup moins malheureuse. Ses pensées flottaient dans une brume apaisante. Pendant quelques heures, ce fut l'oubli.

Voilà comment Rose Fouilloux s'enivra pour la première fois.

XXXII

LA RUINE

Georges et Hélène avaient atteint le paroxysme du bonheur. Ils croyaient que ces délices seraient perpétuelles.

Leur bonheur rayonnant illuminait le château de Kerlor.

La comtesse douairière, heureuse au delà de toute expression, ne sentait plus le poids des années.

Carmen, malgré la très vive tristesse que lui avait causée le départ de Robert d'Alboize, voulait prendre part à la félicité générale.

Quand Hélène rappelait à sa belle-sœur que c'était à elle qu'elle devait cette joie divine, le cœur de Mlle de Kerlor se fondait et elle étreignait longuement la jeune comtesse, qu'elle avait en effet arrachée au plus cruel désespoir.

—Jamais je ne pourrai m'acquitter envers toi, soupirait Hélène. Cinq jours après le mariage, vers dix heures du matin, Georges entra chez sa femme.

Il était pâle et tenait un journal à la main ; c'était la *Dépêche*, de Brest.

Hélène vit tout de suite l'air préoccupé de son mari.

—Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme, tout de suite très émue.

—Une chose à laquelle je ne puis encore croire, répondit Georges.

En effet, il était plus stupéfait qu'attristé. Ce qu'il venait d'apprendre lui paraissait tellement extraordinaire, qu'il se refusait à y ajouter foi.

Dans les dernières nouvelles, insérées en première colonne, le correspondant de Paris avait télégraphié à son journal :

« Il n'a été question en Bourse que de la disparition du financier bien connu Ronan-Guinec. *Le Crédit général de l'Ouest* a suspendu ses paiements. »

—Eh bien ! fit Hélène, qu'est-ce que cela signifie ?

Il répliqua :

—Nous avons plus d'un million de placés dans cet établissement.

—Ah ! mon pauvre Georges ! s'écria Hélène.

—Si ces trois lignes sont exactes, continua-t-il, nous sommes ruinés.

—Mon Dieu ! quel coup pour notre mère.

Il pressa sa femme dans ses bras.

—Chère âme ! dit-il, vous avez tout de suite pensé à la pauvre femme à qui ce malheur sera le plus sensible. . . . Merci !

—Voyons, Georges, reprit-elle, ne vous désespérez pas ainsi. . . . Attendez la confirmation de ces nouvelles.

De sa main nerveuse, il s'étreignit le front. Il murmura :

—Jacques ! mon ami Jacques Ronan-Guinec m'aurait aussi odieusement trompé ! . . . Ce n'est pas vrai, voyons !

A son tour, la jeune femme enlaça son mari.

La vaillance native des Penhoët se réveillait en elle. Les larmes s'échappaient de ses yeux, non qu'elle pensât à cette fortune qui pouvait être engloutie, mais parce qu'elle se rappelait le jour où le marquis, son père, avait tenu un langage analogue à sa femme.

—Mais ce serait affreux ! reprit Georges avec véhémence.

Il relut l'information de la *Dépêche*.

Alors les souvenirs lui revinrent en foule.

Depuis quelque temps, bon nombre de ses amis lui avaient parlé de Ronan-Guinec ; ils l'avaient fait sur un ton singulier.

Georges avait repoussé avec force les insinuations à l'adresse de son camarade de collège ; il avait même refusé d'entendre tout ce qu'on voulait lui dire.

Ronan-Guinec menait la vie à grandes guides ; il était propriétaire d'une grande écurie de courses ; tout cela importait peu à M. de Kerlor.

Au contraire, il semblait ravi que son vieux camarade fit parler de lui à Paris.

Cela prouvait que Jacques prospérait et que le *Crédit général de l'Ouest* devenait une puissante institution de crédit.

Evidemment, une fortune si rapide ne pouvait que déchaîner l'envie ou faire trembler les provinciaux pusillanimes s'imaginant que la finance en était restée au temps de l'Ecossois Law.

L'argent confié à Ronan-Guinec produisait des intérêts dont le taux progressait sans cesse. Pourquoi l'établissement aurait-il périclité ?

Cependant, M. de Kerlor, en lisant les lettres de félicitations qu'il avait reçues à l'occasion de son mariage, avait été très étonné de ne pas trouver un mot de son ami.

Tout d'abord, il avait espéré que Jacques viendrait à Kerlor, puis il s'était rendu compte que l'invitation lui avait été adressée un peu tardivement à Paris.

En outre, elle avait pu s'égarer, au milieu des communications reçues par centaines au *Crédit général de l'Ouest*.

Georges ne s'était pas appesanti outre mesure sur le silence de son camarade. Il venait certainement d'un retard ou d'un malentendu qui s'expliquerait bientôt.

Aujourd'hui, tout ce faisceau de présomptions frappait le comte. La nouvelle de la *Dépêche* était donc des plus vraisemblables.

Georges eut un brusque mouvement d'énervement.

—Mon ami ! fit Hélène avec les plus tendres inflexions, ne vous irritez pas ainsi.

Il lui pressa la main doucement, semblant s'excuser de n'avoir pas dominé cet emportement naissant, et reprit :

—Jacques Ronan-Guinec est mon plus vieux camarade. . . . C'était un garçon très droit et très sûr. . . . Je ne dirai pas que nous

lui avons confié notre fortune, le terme ne répondrait pas à ma pensée. Nous avons placé notre argent dans le *Crédit de l'Ouest*, parce que nous estimions qu'il n'aurait pu être mieux ailleurs. . . . Ma mère et ma sœur avaient encore plus confiance que moi, si c'est possible, en Ronan-Guinec. . . . C'était, au sens moral du mot, un véritable séducteur.

Hélène répondit :

Peut-être a-t-il été accablé par des malheurs successifs.

Georges tressaillit profondément. Il savait à quel point sa femme avait la nette perception des faits.

Il s'attendait à ce qu'elle contestât avec lui la valeur de l'information télégraphique. Hélène n'avait-elle pas dit tout d'abord qu'il fallait attendre de nouveaux renseignements ?

Sa conviction était-elle déjà établie, après les explications sommaires que Georges venait de lui fournir ?

La jeune comtesse de Kerlor s'écria :

—Voulez-vous que nous examinions froidement cette situation et admettre qu'elle soit désespérée. . . .

—Ce n'est pas possible ! interrompit M. de Kerlor.

—J'estime que vous devez tout faire au monde pour que notre mère n'en soit pas brusquement prévenue.

—Vous avez raison.

—Il faut que Carmen, avec toutes les précautions qu'elle saura prendre, mette la comtesse au courant des rumeurs qui se propagent.

—Ne vaut-il pas mieux attendre que j'aie reçu de Paris les éclaircissements que je vais immédiatement demander par le télégraphe ?

—Songez, mon ami, que notre mère va réclamer ses journaux ; ceux de Paris seront ici dans quelques heures. . . . En outre, Mme de Kerlor lit toujours la *Dépêche* avant le déjeuner.

—Tout cela est vrai, reconnut Georges.

Il eut un nouvel accès de colère, et il s'écria :

—Le misérable ? . . . Son infamie n'aurait pas de nom, s'il nous avait réellement volés.

—Vous n'admettez pas un affreux concours de circonstances, dont ce malheureux aurait été victime ?

—Ah ! vous êtes bonne, vous, Hélène ! Vous êtes miséricordieuse. Moi, je ne pardonne jamais.

Il était si animé, ses yeux lançaient des éclairs, que la jeune femme le regarda très affligée.

Hélène poursuivit doucement :

—Carmen a le même tempérament que vous ; je crains maintenant qu'elle ne manque de sang-froid pour annoncer cette fâcheuse nouvelle à la comtesse.

—Alors, qui s'en chargera ? demanda Georges, qui semblait être de l'avis de sa femme.

—Moi, répondit simplement Hélène.

Il y eut dans les yeux de M. de Kerlor une véritable reconnaissance.

—Vous, Hélène !

—Oui, mon ami. . . . Tout d'abord, je vous ai vu avec peine accorder plus d'importance qu'il ne convient à mes premières impressions, qui ont été tout instinctives. . . .

—Vous ne croyez pas à la culpabilité, au déshonneur de Ronan-Guinec ?

Il faut des preuves pour que je me prononce. . . . Ce que je n'admettrai jamais, c'est que cet homme, que vous avez jugé digne d'être votre ami, ait usurpé votre affection à ce point.

—Vous êtes la générosité même ?

—Maintenant, il est évident qu'ils se passe quelque chose de très grave. . . . Cette information ne peut avoir été inventée.

—Alors, Jacques est coupable !

—Nous l'ignorons. . . .

—Je ne vois pas de milieu. . . .

—Parce que vous êtes extrême en tout, mon ami.

—Oh ! certes, j'ignorerai toujours la duperie des circonstances atténuantes. . . . Un homme accusé est innocent ou il est criminel. . . . S'il est condamné, je veux qu'il soit frappé sans pitié.

Son exaspération le reprenait, malgré les efforts que faisait Hélène pour le maintenir sous son influence bienfaisante.

Cette implacabilité causait à la jeune femme des appréhensions irraisonnées encore, mais qui lui semblaient constituer elle ne savait quelles dangereuse et vagues menaces pour l'avenir. A tout prix, elle chercherait à obtenir de son mari qu'il ne cédât plus facilement à la violence de son caractère.

Georges était si bon dans les circonstances ordinaires de la vie.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

SANS DISTINCTION

A tous âges, les affections de la gorge et des poumons sont guéries par le *Baume Rhumal*.

CHOSSES ET AUTRES

— Parmi les nouveautés de la mode pour le printemps, signalons une étoffe mi-laine et soie, soit cachemire d'un côté et moire de l'autre.

— Le bruit court que lord Aberdeen va recommander le lieutenant-gouverneur Jetté aux honneurs que la Reine conférera en mai prochain.

— Les deux partis politiques dans l'Ontario ont commencé avec entrain l'organisation de leurs forces pour la prochaine bataille électorale.

— L'une des curiosités de l'Exposition de 1900 à Paris, sera, dit-on, un trou dans la terre profond de 3,000 pieds, avec des élevateurs, et un restaurant en bas.

— La cour Suprême de la Nouvelle-Ecosse vient de décider que la législature n'avait le droit d'adopter aucune législation pour empêcher les tramways de circuler le dimanche.

— Le vert, dans toute la gamme de ses tons semble devoir être ce printemps la couleur à la mode. Cependant le vert mousse et le vert bouteille seront les plus en faveur chez nos élégantes. Le gros inconvénient de ces nuances est qu'elles sont très instables et résistent difficilement au soleil et moins encore à l'air de la mer.

— Les grands couturiers de Paris ont un nombre considérable de nouveaux manteaux de tous les genres, souvent même les plus contradictoires. On trouve de petits manteaux courts et collants, et de grandes blouses flottantes à longues basques. Bref, la mode semble de plus en plus vouloir s'affranchir de toute règle et ne vouloir même suivre que le caprice de chacun.

CHEZ LES PETITS

La coqueluche est une terrible maladie. Rien de tel que le *Baume Rhumal* pour les soulager.

— Avec le premier numéro de sa quatrième année, le *Passé-Temps* nous arrive avec un format agrandi, qui donne à son supplément musical l'apparence des morceaux de musique ordinaires, amélioration qui sera appréciée de tous ses lecteurs. Au prix que coûte l'abonnement à ce joli journal musical, tous les musiciens et amateurs de musique devraient s'y abonner. Succès à notre entreprenant confrère. Abonnement, \$1.50 par an ; bureau rue St-Gabriel, Montréal.

— Les détaillants américains reçoivent depuis quelque temps d'importantes commandes de souliers décollés en cuir verni pour dames. Le satin paraît avoir perdu de son antique popularité, et il cède la place au soulier en cuir verni avec talon français. Les promoteurs de la nouvelle mode, disent que le soulier décollé en cuir verni conserve bien mieux sa forme, et ne se salit pas comme le satin, il est en outre plus économique.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 janvier 1898 : Etudes sur la marine de guerre et son rôle, Comte H. Chassériaud ; Plus loin, Vtesse G. de Vaulchier ; Mme la marquise de Lambert, M. V. du Bled ; Un réformateur de l'éducation, M. A. Bertrand ; Une visite à Maupertuis, M. H. Boucher ; La question des phosphates algériens, M. E. Wickersheimer ; Un poète Catalan "Angel Guimera," M. E. Vincent ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Ce qui se dit à Paris ; Les vaincus ; La chan-

son du vent ; Conte d'Eden ; Au livre nouveau.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sports ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

LE FROID ET LE CHAUD

Les constitutions délicates sont affectées par le refroidissement. Le *Baume Rhumal* les empêchera de tousser. Seulement 25c.

LE SPORT

CLUB DE CROSSE, LE NATIONAL

Nos lecteurs savent que nous donnons toute notre sympathie aux jeux athlétiques : ils font du bien à l'âme comme au corps, procurent une honnête distraction, et reposent agréablement l'esprit.

On nous apprend que le club de crosse Le National, essentiellement Canadien-français, a fini par s'imposer, qu'il est entré dans la grande ligue des joueurs de crosse, et qu'il oblige à compter avec lui. Aussi tous nos compatriotes, lors de l'ouverture de la prochaine saison, encourageront-ils par tous les moyens en leur pouvoir notre brillant club Le National.

Nous nous ferons un plaisir d'annoncer les tournois auxquels prendra part ce cercle ; et notre plaisir sera bien plus grand quand nous annoncerons ses victoires.

LE JEU DE DAMES

Nous avons dit dernièrement, que nous tiendrions nos lecteurs au courant des deux grands matchs joués, d'une part entre MM. Blondin et Maillé, d'autre part entre MM. Langevin et Morency.

Les résultats des combats livrés jusqu'à présent entre ces messieurs, sont identiques : ils ont, chacun, une partie nulle ; la seconde partie a été gagnée par M. Maillé dans le premier match, par M. Langevin dans le second match.

Il est très intéressant de suivre nos grands joueurs. MM. Blondin et Maillé jouent devant le public, dans une magnifique salle de l'hôtel Richelieu que le propriétaire a disposée avec un rare bon goût : tous les amateurs lui en sont fort reconnaissants. MM. Langevin et Morency, aux termes du Règlement de l'Association des joueurs de dames, jouent à huis-clos, mais chaque coup est immédiatement reproduit sur des daimiers disposés à cet effet dans une salle attenante à la chambre où ils sont.

Tout se passe avec la plus grande courtoisie : ce dont nous félicitons chacun des antagonistes en particulier.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant — S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre - Dame

En face du Palais de Jus'ice.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Pureté du Teint
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissout Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., consurre la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
par les
CAPSOLES L. KIRN
à l'Extrait d'Éthiops
de FOUGÈRE MÈLE Pur
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSER,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agent général pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatrices, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ANTHUR DÉCARY.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

"La Presse"
Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.
Le plus grand tirage du Canada, sans exception.
CIRCULATION :
60,083
PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co. 334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

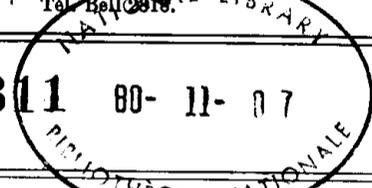
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2018.

10311 80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Nouveautés...

Chapeaux. Parapluies
Cravates, Corps et
Gants, Caleçons
Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE



TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro ou

LA SAISON

50, Rue de Lille, Paris. De nombreux spécimens envoyés gratuitement, vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature sans et le meilleur marché entre tous

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Un événement dans les soies

1200 verges de jolie soie fond bleu, gris et faon, avec frisons délicats, patrons tachetés. C'est une occasion intéressante qui vous est offerte d'acheter de la soie. Venez de bonne heure si vous désirez une longueur de robe ou deux. Le prix fixé de ces soies était 50c la vg. Nous les écoulons à 21c la verge.

Un régal en fait de gants

Les gants sont une de ces choses dont les dames ne sauraient avoir en trop grande quantité. Voici une occasion qui vous est offerte d'augmenter le nombre de vos gants. Ne manquez pas d'en profiter.

35 douzaines de gants en cachemire noir non changeant, convenables pour le temps actuel, valeur régulière 18c. Demain 12c.

21 douzaines de gants en laine Ringwood, très durables, pour dames, valant 25c la paire. Demain 18c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Veute d'étoffes à robes noires

Etoffes à robes noires valant \$1.45 pour 99c. Ça paraît un peu fort, mais c'est vrai tout de même. Venez les voir et vous serez convaincues. Il y a des des étoffes noires parfaites, riches et brillantes, jolis patrons brochés de mohair noir brillant. Le prix ordinaire était de \$1.45 la verge. Notre prix tant qu'il y en aura 99c la verge.

Bas à bon Marché

Un bon marché en fait de bas qui laissera une impression ineffaçable de la supériorité du gros magasin en fait de bas sur les autres magasins.

120 doz. de bas en laine noire, pied sous couture, prix régulier, 22c. Pour 15c.

200 doz. de bas en laine noire, grands deurs 7 à 8 1/2, pour enfants, valant 25c. Pour 18c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Dans le magasin des chaussures

Des chaussures pour la valeur de plusieurs milliers de dollars, sont offertes à très bon marché.

Camisoles en laine pour dames

Faite de pure laine à côte, avec manches courtes, 17 1/2c.

Une bonne camisole à côtes, finie, laineux, valant 15c pour 9 1/2c.

Jolies Crettonnes

30 pièces de belles cretonnes, la sorte la plus utile et qui vous coûterait ailleurs 10c la verge. Pour 6c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame